

FRÉDÉRIKA BRØMER



L'Norwége et la Suède ont peu d'auteurs, surtout d'auteurs féminins, et de cette petite légion, un très-petit nombre a passé la mer Baltique et s'est fait connaître dans le reste de l'Europe. Mademoiselle Frédérika Brømer fait exception ; ses livres, ingénieux, spirituels, touchants, ont eu les honneurs de la traduction : ils sont aussi connus en France, en Angleterre, en Allemagne que dans sa lointaine patrie.

Frédérika Brømer est née, en 1801, à Abo, en Finlande ; elle passa une partie de son enfance en Scanie, et, pendant sa première jeunesse, elle résida en Norwége, de sorte qu'elle connut également bien ces deux contrées, unies par la nature, divisées dans l'histoire, réunies par la politique, toujours un peu rivales, et qui figurent dans ses livres, décrites avec le même charme et le même amour.

Dès son enfance, elle écrivait des vers, des essais dramatiques, et à l'âge de vingt-sept ans, elle livra à l'impression son premier et charmant volume, *Tableau de la Vie quotidienne*, qui eut aussitôt un brillant succès. Sa place était marquée désormais, la voie ouverte devant elle : elle écrivit, empruntant à sa patrie la beauté de ses paysages et la simplicité de ses mœurs, et embellissant ses fictions de tout ce que l'instruction la plus étendue, la culture d'esprit la plus variée peuvent ajouter d'attraits aux œuvres d'imagination. Elle partageait sa vie entre Stockholm, où elle voyait le monde, et la tranquille retraite d'Asta, qu'elle préférerait à tout autre séjour. Elle ne se séparait de sa mère et de ses sœurs que pour quelques voyages qui servaient à étendre ses connaissances et ses idées, et, complètement dévouée à sa famille, elle vécut et mourut dans le célibat, ne voulant d'autres affections que celles de ses parents, ni d'autres plaisirs que ceux que lui donnaient l'aspect de la nature et les occupations intellectuelles.

Tout en elle était extrêmement simple. La comtesse Hahn-Hahn, qui, dans un voyage en Suède, alla lui faire visite, décrit sa chambre modeste et gaie, et parle avec détail de sa personne, de ses yeux pleins d'expression, de son front clair et large, de sa figure délicate, mais pleine de charme.

Heureuse, distinguée, prônée, environnée d'amis, Frédérika Brømer avait au fond de son cœur quelque chose qui valait mieux que les facultés les plus brillantes de l'intelligence : elle aimait les pauvres, et

jusqu'à ses derniers jours elle s'en occupa avec une active et infatigable charité. Ils l'ont pleurée, ce qui est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'une femme chrétienne. Mademoiselle Brømer est morte à la fin de l'année 1865. Depuis longtemps elle n'écrivait plus, et ses dernières années, passées dans la retraite, avaient été de plus en plus consacrées à la charité.

Elle a laissé des ouvrages qui vivront après elle. Les *Scènes de la Vie quotidienne*, qui ont paru en France sous le titre de *Scènes de la Vie domestique*, sont un tableau vrai, quelquefois piquant, quelquefois pathétique, des épreuves secrètes d'une femme, d'une mère de famille. La femme y joue toujours le beau rôle : est-ce à cause de cela que ce volume nous paraît, quoique le premier, le meilleur des écrits de l'auteur ? Il est exempt des scènes un peu forcées, un peu violentes qui, à certaines pages, déparent les *Voisins*, ce livre si aimable d'ailleurs, et qui fait aimer la vie et les gens du Nord. *Bruno*, ses passions, ses coupables erreurs, *Hagar* et ses violences gâtent un peu *Franceska*, le bon ours, son mari, et *ma chère mère*, dont l'image est si nettement accusée. Cette bergerie septentrionale n'est pas assez fade pour qu'il lui faille un loup. *Guerre et Paix* est un joli roman où la Norwége est peinte avec amour ; le caractère de Suzanne, si rude et si attachant, si brusque et si dévoué, est tracé d'un crayon délicat.

Les *Filles du Président* semblent un livre plus faible comme conception et comme exécution, et nous préférons la *Famille H.*, où la vie sociale des Suédois est encadrée dans une très-jolie fiction. Mademoiselle Brømer avait fait un voyage en Amérique, et elle publia ses impressions sous le titre de *Vie de Famille dans le Nouveau Monde*. Elle paraît lutter, dans cet ouvrage, entre la crainte de blesser d'aimables hôtes et la vérité rigoureuse et sévère : l'Amérique du Nord ne lui plaît guère, elle préfère les usages de son pays à ceux des Yankees ; elle trouve, on le devine, les habitudes matérielles désagréables, la politesse pesante, la conversation vide ou hérissée de chiffres ; elle regrette Stockholm à New-York, et Asta sur les bords du Mississipi. Elle publia aussi une relation de voyage en Terre Sainte, où l'on désirerait trouver un sentiment plus vif de la religion révélée. Ce fut là le côté vide de ce beau talent : une foi profonde et pratique ne l'anima jamais, et elle s'efforça de remplacer par des aspirations vers le beau, vers l'idéal, vers le bien supérieur, ces connaissances nettes et précises de Dieu et du divin Rédempteur, qui conduisent tout droit, vers un

but clairement défini, la plume de ceux qui croient. En résumé, les livres de mademoiselle Brœmer montrent influent d'esprit, beaucoup de cœur ; on y trouve des aperçus fins sur le monde, un sentiment exquis de la nature, mais on peut leur reprocher d'avoir accordé aux passions plus de place

qu'elles n'en doivent tenir, et d'avoir trop tourné au roman un talent qui était fait pour mieux que cela. Son intelligence était moins chrétienne que son cœur : aussi fit-elle plus de bien par l'exemple d'une vie pure et charitable que par les ouvrages qu'elle a laissés.

M. B.

SULPITIA



ELLE, vertueuse, et unie à un époux tendrement aimé, Sulpitia se plaisait à mettre sous la sauvegarde de ses sentiments pour lui les inspirations de sa Muse élégante et pure.

Son œuvre principale paraît avoir été un poème sur l'Amour conjugal. Un poète contemporain loue en ces termes les vers de l'illustre Romaine :

« Qu'elle lise Sulpitia, la jeune femme qui veut plaire à son époux ; qu'il lise Sulpitia, l'époux qui veut plaire uniquement à sa compagne.... »

» Elle ne dépeint ni les fureurs de Médée, ni les repas du cruel Thyeste.... ; mais le charme et les sourires des pures et pieuses amours.

» Alors que le dieu du tonnerre la prendrait pour épouse ; alors que Bacchus ou Apollon lui offrirait ses vœux ; elle ne saurait vivre sans Calenus. »

Nous devons regretter la perte de ce poème dédié par Sulpitia à son mari. Le génie des femmes, c'est leur âme tout entière, et la tendre épouse de Calenus, en pareil sujet, avait sans doute épanché tous les trésors de sa sienne. La seule pièce qui puisse aujourd'hui nous donner une idée de son talent, est d'un style plus sévère.

Le vil et odieux Domitien régnait alors sur Rome et sur le monde. Parmi les édits promulgués par son caprice ou par sa déshonorable tyrannie, un jour il en parut un qui expulsait de la ville tous les philosophes. Sulpitia indignée emprunte à la Muse héroïque son rythme majestueux, et trace une satire vigoureuse, où elle déplore amèrement la déchéance du peuple romain.

« Que médite le Père des dieux ? veut-il changer la face du monde et les traditions de notre patrie ? veut-il que, privés de la parole, et déjà maintenant de raison, nous rampions sur le sol, comme dans les premiers temps de notre existence, à la recherche des glands des forêts et de l'eau claire des fontaines ? »

Alors apparaît à sa mémoire tout le glorieux passé de Rome ; cette double gloire qui faisait lever si haut la tête à la Cité souveraine, la valeur dans la guerre, la sagesse dans la paix. Mais, ajoutez-

t-elle, avec amertume, « par trop de sécurité, l'â-
» beille oubliée de pétrir son miel. Tout s'alanguit
» dans un lourd sommeil. Une trop longue inaction
» est la perte des enfants de Romulus. »

Cependant quelle terre recevra les illustres ban-
nis ? quel asile lointain abritera leur gloire pro-
scrite ? Sulpitia le demande à la Muse ; puis soudain,
ramenant à des bornes plus étroites sa sollicitude :

« Ecarte seulement de Calenus, dit-elle, les murs
» de Rome et les riantes campagnes des Sabins... »

Faire arriver ici ce nom qui lui est si cher, est
encore, de la part de Sulpitia, une louange délicate
à l'adresse de son mari. Elle nous dit par là que,
dans le voisinage d'un tyran, persécuteur des nobles
intelligences, Calenus aurait à craindre pour sa
sûreté. Celle de Sulpitia eût été singulièrement
compromise si ses vers avaient paru du vivant de
Domitien.

L'audacieuse satire se termine par quelques
mots de la Muse, promettant la fin expiatoire et
prochain du monstre. « Pour notre honneur, il
doit périr, » dit Calliope, parlant au nom du Par-
nasse outragé. On sait comment le pronostic se
réalisa ; mais il est à croire que ce fut seulement
quand le poignard des conspirateurs eut accompli
son œuvre sanglante, que Sulpitia laissa connaître
au public la prédiction poétique qu'elle en avait
précédemment formulée.

Quel rang occupait Sulpitia dans la société ro-
maine ? appartenait-elle à cette famille Sulpitienne,
chez qui l'Empire avait pris son dernier chef patri-
cien ? (1). Quel était ce Calenus, objet des fidèles
affections d'une femme si supérieure ? avait-il con-
duit des armées ? siégeait-il au sénat ? Rien ne nous
l'apprend. Tout ce que nous savons, c'est qu'il fut
heureux : distinction qu'on peut appeler exception-
nelle parmi les hommes, et qui, certes, vaut bien les
faiseux consulaires, et même la pourpre des Cé-
sars.

Ce bonheur, il le devait tout entier à Sulpitia ; et

(1) Gaïus.

ce ne fut pas l'enivrement passager de quelques jours, mais la félicité croissante et durable de deux âmes harmonieusement associées l'une à l'autre. Le poète Martial, déjà cité plus haut, va encore nous le dire :

« Charmantes sont les quinze années que la bonté divine t'a permis de passer avec Sulpitia dans l'union conjugale.... »

» Tu n'as vécu, ô Calenus, que ces trois lustres ; ils renferment toute la durée de ton existence ; tu ne comptes que tes jours de mari. Si Atropos te rendait un seul jour la lumière longtemps implorée, celui-là te serait plus cher que la vieillesse » quatre fois multipliée du roi de Pylos. »

Glorieuse est la femme, poète ou non, dont le mari peut avoir sur sa tombe une pareille épitaphe !

Les vers de Sulpitia, à en juger par l'échantillon qui nous en reste, étaient d'un style pur, élégant, animé par de généreux sentiments et de nobles pensées. Cependant, si elle a droit à une mention spéciale parmi les poètes latins, c'est moins par l'éclat d'un mérite éminent, que pour avoir été, nous ne dirons pas la première, mais la seule femme qui figure dans leurs rangs.

Est-ce à dire que les dames romaines végéassent dans l'ignorance et le dédain des occupations de l'esprit ? que leur unique ambition fût de conquérir, chacune pour soi, cet éloge fameux donné à l'une d'entre elles, comme résumant toute une vie de vertu :

« Elle resta chez elle, et fila de la laine ? »

Assurément les deux choses sont bonnes, surtout la première ; mais il ne s'ensuit pas que d'autres plus brillantes, sinon plus louables, ne puissent s'y associer.

Non, ces nobles matrones, qu'on trouve en tout temps, dès qu'on ouvre les annales de Rome, mêlées comme mères, comme filles, comme épouses, au mouvement politique de leur patrie, ne demeurèrent pas davantage étrangères à son mouvement intellectuel. Elles y prirent une part active, mais plutôt à titre d'amies et de protectrices des lettres et de ceux qui les cultivaient, que par leurs propres travaux.

Tout d'abord, se présente à nous, sous cet aspect de haut patronage, l'une des plus magnifiques illustrations féminines de l'histoire : la mère des Gracques.

La rudesse romaine commençait à entrer en contact avec le doux génie de la Grèce. Le vieux Caton, morose et rechigné, signalait les effets qu'allait produire ce contact, comme un progrès fatal vers la corruption ; mais la famille des grands Scipions, dont Cornélie était fille, avait la première, entre ses triomphes et ses consulats, donné place aux goûts littéraires. Nourrie à cette école, on sait comment, à son tour, elle avait dirigé l'éducation de ses fils, et quel honneur lui en revint. Après leur mort tragique, retirée loin du bruit de Rome, sous le doux ciel de la Campanie, elle y vécut jusqu'à un âge avancé, dans la société des savants et des lettrés qu'elle appelait autour d'elle ; n'évoquant au milieu de leurs calmes entretiens le souvenir de Tiberius et de Caius que pour les glorifier, non pour pleurer, et faisant de l'exercice de la pensée le

charme sévère et l'efficace consolation de sa vieillesse en deuil.

Une âme non moins ferme, jointe à un esprit non moins éclairé, et peut-être à une nature plus tendre, nous apparaît au temps où vivait Sulpitia. La force héroïque des sentiments était d'ailleurs pour Fannia un héritage de famille. Petite-fille par sa mère, de cette Arria, qui, donnant à son époux condamné le conseil et l'exemple d'une mort courageuse, lui tendait le poignard chaud de son propre sang, et disait : « Pœtus, cela ne fait point mal » ; fille de ce vertueux Thræsa, qui près de se faire ouvrir les veines, sur l'ordre de Néron, partageait ses dernières heures entre les plus tendres adieux à sa famille, et les tranquilles discours de la plus haute philosophie, elle avait suivi deux fois en exil son mari Helvidius, le digne gendre d'un tel beau-père. Devenue veuve, elle eut couru personnellement la même peine, sous Domitien, pour crime de vénération envers la mémoire de son époux. Un écrivain renommé du temps avait rédigé la vie d'Helvidius. Traduit en justice pour ce fait, il en rejeta toute la responsabilité sur Fannia. C'était à sa demande, c'était sur les notes fournies par elle, qu'il avait travaillé. Fannia, interrogée à son tour, comparut, sans pâlir, devant ses juges. Elle avoua simplement les actes qui lui étaient reprochés, et partit une troisième fois, emportant avec elle ce livre condamné, la consolation en même temps que la cause de son exil.

La mort de Domitien lui permit enfin de rentrer à Rome pour ne plus en sortir. Elle y coula le reste de ses jours, respectée et admirée de tous. Les noms d'Arria, de Thræsa, d'Helvidius, lui formaient une magnifique auréole, au milieu de laquelle sa propre vertu resplendissait d'un pur éclat. Les plus beaux esprits de l'époque s'honoraient d'être admis dans son intimité, car les qualités de son intelligence ne paraissent pas avoir été inférieures à celles de son caractère.

Fannia mourut à ce qu'on peut appeler le champ d'honneur des femmes, c'est-à-dire dans l'exercice du dévouement et de la charité.

La charité, mot charmant et sublime inconnu à l'antique sagesse, mais qui venait d'éclore dans le monde avec le christianisme naissant ; souffle vivifiant qui, peut-être, flottait mystérieusement déjà dans l'atmosphère de cette Rome païenne, où naguère s'était fait entendre la grande voix de Paul, et pénétrait à leur insu même, d'une douceur inaccoutumée, les cœurs forts et généreux qui n'en savaient pas le nom.

C'est au chevet d'une amie mourante et confiée à sa pieuse hospitalité, que Fannia passa les derniers jours de sa vie. Cette amie était une Vestale. Ainsi l'ordonnaient les règlements sacerdotaux. Toute prêtresse de Vesta, atteinte par la maladie, devant quitter le temple de la Déesse que la souffrance et la mort eussent souillé, on la transportait dans la maison de quelque dame qu'un sang illustre et une réputation sans tâche désignaient au choix du Grand-Pontife comme digne d'abriter sous sa garde ce dépôt sacré. La noble veuve d'Helvidius n'avait pas besoin que l'obligation lui en fût officiellement imposée pour donner les soins les plus assidus à la jeune malade, qui, d'ailleurs, était sa parente. Elle y

apporta un zèle infatigable, veilla jour et nuit près du lit où la pauvre Junia s'éteignait dans les accès convulsifs d'une toux mortelle, et finit par y contracter le même mal, qui la conduisit également au tombeau. Nous sommes du moins fondés à le croire, d'après la lettre désolée dans laquelle Pline le Jeune, l'un de ses principaux amis, épanche les inquiétudes que lui cause le danger de Fannia, et, la regardant déjà comme morte, lui fait, par la seule expression de ses regrets, la plus belle des oraisons funèbres.

Fannia, de même que Sulpitia, était contemporaine du satirique Juvénal. Leur nom avait jeté trop d'éclat pour qu'il ne les connût pas, au moins de réputation. L'histoire et les documents particuliers nous apprennent d'ailleurs que la haute société romaine, qui donnait alors au stoïcisme Fannia, comme elle donna plus tard au christianisme les Paule, les Marcelle, les Mélanie, conservait encore, chez beaucoup de femmes, de grandes traditions de vertu. Cependant Juvénal, peintre

implacable des Romains de la décadence, nous a laissé de leurs compagnes un portrait chargé des teintes les plus odieuses. Comment n'a-t-il pas trouvé une seule exception à faire, une seule image consolante à introduire dans son affreux tableau ?

C'est qu'il est des esprits malheureux qui ne voient la vérité que dans le laid, et ne sont pas assez touchés du beau pour s'y arrêter quand ils le rencontrent ; c'est qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre toutes les exagérations qu'enfante l'imagination des poètes coloristes ; c'est enfin, qu'aux époques corrompues, le mal, comme une écume impure monte en bouillonnant avec bruit à la surface de la société ; mais, si l'on pénètre derrière ces tristes apparences, on reconnaît qu'il y subsiste toujours, sous quelques toits domestiques, au foyer de quelques saintes mères de famille, assez de bien pour consoler le cœur, et entretenir la vie morale de l'humanité.

APRÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE.

LE BOUQUET DE LA JEUNE FILLE

PAR LE R. P. V. MARCHAL (1)



L'AUTEUR, connu et chéri, de la *Femme comme il la faut*, nous présente cette année un charmant *Salam*, un bouquet de fleurs emblématiques, dont chacune renferme un doux enseignement. C'est le talent des esprits pieux et purs de tirer de toute chose, et surtout de ces beautés que la nature sème à profusion autour de nous, un miel précieux ; saint François de Sales excellait dans cet art, la plante, le brin d'herbe, le nuage, le torrent, les sommets blancs des Alpes lui parlaient de leur Créateur, et il traduisait leur langage à ses ouailles en mille comparaisons ingénieuses et charmantes. Le P. Marchal a, lui aussi, rajeuni et purifié le vieux symbolisme des fleurs ; il les rend à leur destination primitive, en substituant aux fadeurs orientales les nobles leçons de la piété et de la vertu. Ainsi, le *myosotis*, fleur du souvenir, lui rap-

pelle l'amour et la bonté de Dieu ; le *lys* enseigne la candeur ; la *violette* est l'emblème de l'humilité ; la *rose* est le symbole de l'ardente charité ; le *fraisier* de la bonté ; le *jasmin* de l'amabilité ; l'*argentine* de la sincérité ; le *réséda* de la valeur morale cachée sous une modeste apparence ; l'*oranger* de la générosité, et le *laurier* ne parle que de gloire et de triomphes. N'est-il pas salutaire d'attacher ainsi une pensée grave à ces fleurs, ravissantes décorations de nos logis et de nos parterres, et n'avons-nous pas raison de recommander à toutes les jeunes filles ce bouquet composé pour elles ?

Nous citerons quelques passages qui nous ont paru remarquables : la rose enseigne la charité et toutes les nobles affections dont le cœur est la source ; l'amour filial occupe parmi elles la première place :

« Chères enfants, vous êtes souvent ingrates à force d'être légères. Consultez vos mères, et si elles ne craignent point de vous faire de la peine, elles vous diront que votre amour pour elles, comparé à leur tendresse pour vous, est à peine un petit ruisseau comparé à un grand fleuve... Que de souffrances une jeune fille peut causer à sa mère sans y penser ! Tantôt ce sera par des exigences sans bornes, à propos de toilettes, de cadeaux et de plaisirs coûteux que la famille ne peut partager, et qui font pleurer de jalousie une petite sœur, des petits frères. Tantôt ce sera par des plaintes que le père, toujours faible

(1) Lyon, librairie Briday, 1, place de l'Archevêché.

pour sa fille, écoutera peut-être avec complaisance, et qui vaudront à la mère des reproches immérités !

» Jeune fille insouciant, vous vivez dans l'abondance, mais vous ignorez les préoccupations, peut-être les cruelles insomnies que cette abondance coûte au père qui vous la procure. Parfois vous vous étonnez de le voir rentrer avec un gros nuage sur le front ; il reçoit vos caresses avec une froideur apparente que vous prenez pour de l'indifférence. Vous vous dites peut-être : Papa ne m'aime plus ! Pauvre enfant ! votre père est sombre parce qu'il vous aime trop. Un mauvais coup de la fortune vient de déjouer ses combinaisons ; la ruine, peut-être le déshonneur le menacent. Il n'ose vous confier ses chagrins de peur de troubler vos joies ; il craint même de vous avertir que le temps est venu de mettre un terme à vos folles dépenses. Il n'a pas ce courage, car en voyant combien vous aimez le luxe qui vous entoure, il se demande comment vous sauriez vous y prendre pour vous en passer. Voilà ce qui réduit tant de malheureux pères au désespoir... Je ne dirai rien de votre mère, sinon que vous devez la vie à sa tendresse, non pas une fois, mais vingt fois peut-être, et avec la vie, toutes les joies pures qui font pour vous de l'existence un festin... enfants, profitez, pour aimer votre mère, des années où vous la possédez encore. Un jour viendra, où vous ne pourrez plus lui dire, en l'embrassant, que vous l'aimez. Vous entrerez, le cœur serré, dans la chambre qu'elle sanctifiait de sa présence, et vous ne l'y trouverez plus ! Ce jour-là, vous donneriez la moitié de votre vie pour l'entendre encore vous appeler, fût-ce pour vous gronder. Vous regarderiez comme une insigne faveur du ciel, qu'il vous accordât une heure pour lui baiser les mains, le visage, lui demander pardon pour toutes vos paroles sèches, et pour ces mille petites épines que vous lui avez enfoncées dans le cœur. Mais un silence affreux vous répondra : *trop tard ! trop tard* pour entendre cette mère vous dire : Ma fille, je te pardonne et je te bénis ! »

Nous citerons encore un passage touchant, incisif, qui s'adresse aux jeunes filles, élevées dans les pensionnats : peut-être ces bonnes paroles, pleines de charité, ne seront-elles pas sans influence sur leurs cœurs :

« Pourquoi ces comparaisons établies entre une maîtresse et une autre, ces préférences accordées à celle qui a le plus joli visage, et ces ridicules jetés sur celle qui renferme une belle âme dans un corps disgracié ? Pourquoi cette antipathie contre celle qui remplit ses fonctions avec zèle ? pourquoi ces chuchotements hostiles, ces petits complots, afin de paralyser sa sollicitude, et ces impertinences afin de lasser sa douceur ?... »

» Savez-vous quel est souvent le résultat de ces petits manèges que vous croyez innocents ? Vous intimidez cette jeune religieuse, qui se prend bientôt à douter d'elle-même et se décourage. Sa santé s'affaiblit et ne lui permet bientôt plus de remplir son emploi. On la change afin de lui faire subir ailleurs la même épreuve, et là voilà qui succombe sans bruit, comme une lampe qui s'éteint. Si c'est dans une pension séculière, votre malice choisira pour victime une sous-maîtresse. Cette jeune fille sensible, qui ne demandait qu'à se dévouer pour soulager un peu sa mère, veuve et infirme, verra ses efforts paralysés

par votre mauvais esprit ou vos petites conjurations coupables ; elle recevra des reproches immérités pour avoir voulu le bien, et se verra enfin sacrifiée, malgré ses talents et sa bonne volonté, parce qu'on remplace plus facilement une maîtresse que l'on paye qu'on ne remplace une enfant qui paye... Y avez-vous jamais songé ?... »

Le fraisier est l'emblème de la bonté, et voici ce qu'il conseille aux jeunes filles.

« Si vous vous promenez sous de frais ombrages, par un beau jour d'été, vous penserez aux moissonneurs qui supportent le poids du jour pour amasser le froment qui doit vous nourrir. Vous avez trouvé sous votre main, en vous levant, une toilette riante et fraîche : pensez à tant de pauvres filles qui ont à peine une jupe de rechange. Vous vous asseyez à une table délicatement servie ; dites-vous : combien de filles de mon âge qui dînent d'un fruit et d'un morceau de pain noir ? Vous goûtez un sommeil peu mesuré sur un lit moelleux, prenez en compassion ces pauvres enfants qui goûtent sur un grabat un sommeil écourté. Vous vous chauffez devant une belle cheminée où flambe un feu plein de gaieté, ayez un souvenir pour tant de malheureux qui travaillent dans une chambre malsaine et glacée. Vous êtes libre de votre temps ; votre grande affaire, après le déjeuner, consiste à vous dire : comment allons-nous passer notre journée ? pensez à toutes celles qui n'éprouvent point cet embarras, parce qu'elles trouvent chaque matin, toute tracée par la nécessité, une tâche monotone et laborieuse... Sous l'influence de ces pensées, vous sentirez naître en vous un noble désir, celui de porter par amour de Dieu quelques miettes de votre joie à ceux qui n'en ont pas, et de votre cœur jailliront en abondance des délicatesses exquises... »

Nous pourrions prolonger ces citations, mais nous préférons laisser à nos lectrices le plaisir d'effeuiller le bouquet tout entier ; il en vaut la peine : ses fleurs ont un parfum original et fortifiant dont plus d'une âme ressentira le bienfait.

LETTRES D'UNE JEUNE FILLE A SA MÈRE

PAR M^{lle} EMMA FAUCON (1)

Cet aimable livre répond à son titre. Une jeune fille confie à sa mère ses sentiments, ses impressions, ses idées ; elle lui raconte en même temps ce qu'elle apprend dans le cours de ses études, en sorte que le cœur et l'esprit trouvent tous deux une nourriture dans ces lettres écrites avec beaucoup de tact et de grâce. Des sujets moraux, des sujets littéraires y sont traités tour à tour ; quelques anecdotes, quelques citations animent le récit et offrent des exemples à suivre dans toutes les positions de la vie.

Ce volume sera une bonne lecture pour les jeunes filles de douze à quinze ans, et nous le leur recommandons d'autant plus volontiers, qu'envers elles la littérature n'est pas prodigue de ses œuvres.

M. B.

(1) Un volume chez Maillet, 15, rue Tronchet, Paris. — Prix : 2 fr.

LA FEMME D'UN OFFICIER

VI. — RÉCIT



UNE année entière s'était écoulée ; le mois de mai reflleurissait avec ses lilas et ses roses, et ces sensations toujours neuves que le renouvellement de la nature inspire depuis six mille printemps aux cœurs disposés à les comprendre. Dans un élégant bureau, situé au second étage d'une maison de la rue Royale, on voyait, par les fenêtres ouvertes, les beaux marronniers des Tuileries, et les oiseaux parisiens, les moineaux, les oiseaux voyageurs, les hirondelles, s'ébattaient avec de petits cris de joie, du sommet des arbres verdoyants au faite de la Madeleine. Le jour éclatait dans un ciel bleu, et semblait convier à une fête universelle, mais il est bien rare que les hommes répondent aux invitations de la nature, presque toujours ils se trouvent en désaccord avec elle.

Henri Lavaux, debout dans son cabinet, devant sa grande table de travail, ne s'occupait guère du printemps, du feuillage et des oiseaux ; il examinait avec soin une corbeille, ou plutôt le petit meuble auquel on donne ce nom ; il en tirait tour à tour un écrin, des châles, des pièces de dentelles, et il contemplait ces riantes parures d'un œil morne et mécontent. Enfin, il les rejeta pêle-mêle dans le coffre d'ébène et se rassit à sa place accoutumée : devant lui se trouvait une pile de lettres imprimées portant ces mots :

Madame veuve Lavaux a l'honneur de vous faire part du mariage de son fils, M. Henri Lavaux, avec Mademoiselle Albertine Caseaux.

Il pousa ces lettres sur l'autre bord du bureau, et, après avoir réfléchi quelque temps, le front dans ses mains, il ouvrit un tiroir et en tira une boîte de chagrin qui renfermait une fort belle bague, montée en émeraudes. Quelques caractères étaient gravés sous le chaton. Henri la regarda, secoua la tête comme s'il voulait rejeter une pensée désagréable, et se dit à demi-voix :

« Quelle sottise ! penser encore à cela ! »

Il tenait la bague dont la pierre verte chatoyait au soleil, il fit un mouvement comme s'il voulait la baisser, mais une main agita la clef dans la serrure ; il jeta, d'un mouvement prompt, l'anneau au fond d'un tiroir, s'empara d'une plume, la trempa dans l'encrier, prit l'attitude d'un homme sérieusement occupé, et, au même instant, madame Lavaux entra.

Elle avait l'air affairé, et s'adressant vivement à son fils :

« Il sera bientôt temps, dit-elle, de faire porter cette corbeille, puisqu'on signe le contrat ce soir. Où est-elle ? »

— La voilà, ma mère, répondit Henri en levant la tête comme un homme interrompu dans un grave travail.

— Je vais voir si l'on n'a rien oublié ! Mon Dieu ! que de folies on fait pour ces choses-là ! quand je me suis mariée, j'ai reçu un annage de dentelles, une chaîne de jaseron et une croix, c'était fort bien, fort convenable pour le temps... Mais aujourd'hui on ne sait plus qu'inventer !... c'est une ruine que ces colifichets-là... Des châles, des dentelles, des bijoux, passe encore, ça reste, mais des niaiseries, un éventail, une bourse, un carnet, un flacon qui coulent des rançons de roi... et cette Albertine ne nous ferait pas grâce d'un iota... je la connais... »

En grommelant ainsi, la dame avait ouvert le coffre, et, sans paraître trop surprise du désordre qui y régnait, elle se mit à le ranger soigneusement. Quand elle arriva à la case des bijoux, elle les regarda et les fit jouer à la lumière avec une espèce de plaisir, mais, tout à coup, elle se tourna vers son fils et lui dit :

« Qu'est-ce que je vois donc ? tu as été acheter une autre bague que ton émeraude ? c'est un rubis, ça, quelque chose de cher ! Voilà, par exemple, une singulière idée ! puisque tu avais ce qu'il te fallait... »

— Je ne voulais pas donner l'émeraude, ma mère. Je la garde. »

Elle le regarda avec une certaine pitié dédaigneuse :

« Tu as donc encore le cœur pris, mon pauvre Henri ? Je croyais que tu aurais plus vite oublié cette petite Thérèse, qui se croit une héroïne, parce qu'elle joue les grands sentiments. »

— Elle ne les a pas joués... Mais ne parlons pas de cela, ma mère, j'ai senti comme vous, avec vous, que ce mariage, dans de telles conditions, ne me convenait plus : j'ai pu le regretter, j'ai pu même tenter... »

— Quoi ?

— Rien ; je voulais dire seulement que j'avais trop aimé Thérèse pour offrir de gaieté de cœur, à ma nouvelle fiancée, ce bijou qu'elle avait accepté avec tant de bonté, d'amitié !... La raison ne commande pas tous les sacrifices, même celui d'une petite bague... »

— Oh ! Albertine n'a pas à se plaindre : celle-ci est beaucoup mieux ; ce rubis entouré de petites perles est vraiment très-beau : du reste, Albertine mérite

bien qu'on fasse quelque chose pour elle; elle est bien, fort bien... tu ne trouves pas?

— Je suis de votre avis.

— Et puis, riche! c'est autre chose que mademoiselle Thérèse de Jouhel, même avec ses cent mille francs; car enfin, Albertine les a, les cent mille, plus, l'héritage de son oncle Lheureux, une ferme en Brie et une maison, un immeuble sur le pavé de Paris. Avec cela, mon fils, et ce que tu possèdes, tu pourras ouvrir à tes affaires un avenir illimité. Tu deviendras riche, richissime! Va, c'est le vrai bonheur, ça. »

En entendant parler ainsi sa mère, la figure sombre et terne de Henri Lavaux s'était éclairée : il avait quelques velléités affectueuses, Thérèse par sa grâce ineffable, avait produit sur lui une forte impression, mais l'idée qui dominait son cerveau, le moteur principal de ses actions et de ses pensées, le rouage qui faisait aller son cœur, c'était l'argent, et ce qu'il y avait de bon dans sa nature se trouvait sans cesse absorbé par ce besoin impérieux que lui avait créé l'éducation maternelle. Elle n'avait pas toujours été riche, ni même à l'aise, madame Lavaux, mais à mesure que, par le travail de son mari, par le sien même quand elle était devenue veuve, elle avait monté d'un degré l'échelle sociale, elle avait conçu pour la pauvreté, pour la gêne, même honorable et sainte, une répulsion que rien ne peut exprimer. La pauvreté l'épouvantait comme un spectre; c'était son idée fixe, le jour, et la nuit, son cauchemar : elle avait imprimé cette même horreur dans l'esprit de son fils, en y développant l'amour des affaires, le goût des spéculations et, jusqu'à un certain point, l'amour du bien-être et de ces honneurs qui, souvent, accompagnent la fortune. Elle n'avait pas grand esprit peut-être, mais elle avait beaucoup de tenacité, et ses leçons, ses exemples, avaient si bien agi sur Henri qu'il avait repoussé Thérèse, qu'il allait épouser Albertine! Le chiffre avait remplacé le cœur, et la raison, comme l'appelait triomphalement sa mère, avait vaincu tous ces scrupules de délicatesse, d'honneur, de fidélité à la parole donnée, bons tout au plus pour les pauvres et les niais.

Il épousait donc Albertine, et la corbeille fut envoyée.

VII

Deux jours après, vers le soir, Thérèse et sa mère venaient de faire une de ces promenades indispensables à la délicate santé de madame de Jouhel; elles marchaient doucement, en causant, quand, dans la rue d'Anjou Saint-Honoré, elles furent arrêtées sur le trottoir par une file de voitures qui entraient, à la suite, sous une haute porte cochère. Toute la rue était encombrée; il fallait attendre. Madame de Jouhel leva les yeux distraitement vers ces voitures qui passaient au trot devant elle, s'engouffraient sous la voûte, et laissaient voir au passage des figures riantes et de splendides toilettes. Tout à coup, elle serra vivement le bras de sa fille; celle-ci à son tour leva les yeux : les deux derniers carrosses s'ébranlaient. A la portière de l'un d'eux, Thérèse vit apparaître, comme une vision, le visage d'Henri Lavaux, sérieux et presque aussi pâle que sa cravate blanche; la voiture passa; dans la seconde ap-

parut la tête blonde d'Albertine, encadrée dans un chapeau blanc et rose comme dans un nuage de gaze légère. Sa mère et son père étaient auprès d'elle. La porte cochère était celle de la mairie du VIII^e arrondissement, et Albertine, allait, d'après la loi, devenir madame Henri Lavaux.

En les voyant ainsi passer en brillant cortège, Thérèse avait rougi, mais chez elle, la rougeur était l'indice d'un sentiment délicat froissé, et non de la douleur ou de l'embarras. Elle rougissait lorsqu'en sa présence on parlait mal des absents, lorsqu'on accusait un ami de froideur ou d'oubli, lorsqu'elle voyait faire une action peu louable ou qu'elle entendait une parole qui ne répondait pas à ses convictions intimes. Ses propres chagrins ne se trahissaient que par une légère pâleur. Aussi sa mère, qui la connaissait, fut-elle satisfaite en voyant se répandre sur ses traits ce nuage de pourpre; Thérèse lui sourit et dit avec calme :

« Quelle singulière rencontre!

— Oui, elle m'a émue, fâchée presque!

— Oh! maman, pourquoi cela? Soyez sûre que ce mariage n'est pas même un événement pour moi...

— Tant mieux, chère enfant, mais les mères ne sont pas obligées d'être aussi philosophes que les filles. »

Elles arrivaient chez elles : M. de Jouhel écrivait près de la cheminée où Thérèse avait rassemblé les plus jolies fleurs de la saison, et au fond de la chambre, Edgar recevait une leçon de mathématiques du capitaine Juvénal, qui s'était offert à le diriger dans ses études. Le professeur en épaulettes salua en silence, Edgar fit un petit signe d'amitié, M. de Jouhel tendit la main à sa femme. Celle-ci, pleine de son sujet, dit avec vivacité :

« Figurez-vous, cher ami, que nous venons de rencontrer M. Lavaux et Albertine qui s'en allaient en pompe à la mairie. Nous les avons vus! »

M. de Jouhel fronça le sourcil et prit l'air sombre et contrarié que lui donnait toujours le souvenir de ses folies et de ses malheurs.

« Et figurez-vous, mon père, reprit Thérèse en riant, que j'ai vu le cortège d'un œil imperturbable, me félicitant d'une chose, de ne pas être à la place d'Albertine.

— Dites-vous vrai, Thérèse? demanda son beau-père avec un sourire.

— Je dis toujours vrai, maman et vous, mon père, le savez bien. »

Juvénal s'était rapproché : cet entretien semblait l'intéresser; madame de Jouhel l'interpella :

« Eh bien! capitaine, êtes-vous un peu content de cet étourdi?

— S'il voulait, madame! je répète, vous le voyez, ce que j'ai entendu dire à mademoiselle Thérèse.

— Il ne fait donc pas beaucoup de progrès?

— Madame, il n'a peut-être pas une de ces têtes spécialement organisées pour les sciences exactes, mais avec l'intelligence qu'il possède, il pourrait et au-delà suffire aux examens.

— Tu l'entends, Edgar! dit M. de Jouhel avec une nuance de sévérité. Est-il possible que tu te joues ainsi de ton avenir? crois-tu que j'aie encore un million à te laisser? Il ne te reste rien, entends-tu, et il faut travailler.

— Mon père, je travaillerais volontiers, mais ces

sciences sont d'une aridité! Ma tête ressemble à un magasin obscur où l'on entasse pêle-mêle toute sorte de marchandises, que le propriétaire ne connaît pas lui-même.

— Des phrases, monsieur, rien que des phrases! un peu de bon vouloir éclairerait ces ténèbres-là...

— J'aimerais mieux une autre carrière...

— On ne peut changer ainsi à chaque coup de vent; tu étais si enthousiasmé jadis de l'École!

— Je ne connaissais pas les X!

— Tu es trop avancé maintenant pour reculer; j'exige que tu te présentes à l'examen, et j'espère que tu auras à cœur de répondre aux bontés du capitaine.

— Nous travaillerons, nous piocherons ensemble, répondit le capitaine Juvénal, et nous tâcherons d'être en mesure. N'est-ce pas Edgar?

Madame de Jouhel remercia le capitaine par un regard, et lui dit :

« Vous dînez avec nous? »

Il s'inclina; Thérèse sortit pour faire mettre un cinquième couvert, et la soirée s'acheva tranquillement.

Une huitaine de jours après, le capitaine vint, avant l'heure habituelle de sa leçon, et il entra dans le salon où Thérèse se trouvait seule.

« Edgar n'est pas rentré, dit-elle; je crains parfois qu'il ne s'attarde un peu en revenant de ses cours. Les rues de Paris sont trop amusantes pour un écolier, et quoique mon petit frère ait dix-huit ans, il est encore bien enfant et bien amusable. »

Le capitaine fit un signe d'acquiescement, mais sa pensée voyageait ailleurs que sur les pas d'Edgar. Il s'assit, rangea machinalement les livres et les papiers de la table de l'écolier et rougit sans que l'on sût bien pourquoi. Juvénal Châtillon n'était pas beau; il était mieux que cela : il avait une tournure assurée et militaire, qui contrastait avec une physionomie pleine de douceur. D'une taille élevée, robuste, blond, avec des yeux bleus, vifs et sincères, il faisait penser aux Francs, nos ancêtres : un Arminius ou un Clodion aurait pu avoir ce visage-là, et offrir ce mélange de force et de bonté, de courage et d'honneur. Mais, en ce moment, ce vaillant soldat paraissait fort ému, et peut-être ne se serait-il pas résolu à parler si madame de Jouhel n'était venue à son aide.

Elle entra, vint s'asseoir auprès de sa fille, qui ne quittait plus des yeux sa broderie, et lui dit affectueusement :

« Mon enfant, le capitaine voulait te parler.

— Ma foi, madame, je n'osais pas! dit-il; mais en votre présence, j'oserai demander à mademoiselle Thérèse si.... »

Il s'arrêta; les mots semblaient expirer sur ses lèvres. Enfin, rappelant sa résolution, il dit d'une voix brisée par l'émotion :

« Je ne suis pas digne de vous, je le sais, et pourtant, je viens vous demander si vous daigneriez m'accepter pour mari? Madame votre mère connaît depuis quelques jours mon affection, elle l'approuve... elle sait que je ferai tout pour vous rendre heureuse... je n'ai rien de brillant à vous promettre, mais je connais votre cœur, et il me semble... je crois que le bonheur domestique, l'attachement fidèle, est la plus belle perspective que je puisse vous offrir... »

— Il dit vrai, ajouta madame de Jouhel; je suis

sûre de son cœur, qu'il m'a ouvert, ma fille; il sera pour toi ce que je désire tant, un ami véritable... c'est avec confiance que je te remettrai à lui... Veux-tu, chère Thérèse, dis? »

Thérèse avait pâli : Juvénal s'effraya :

« Mon Dieu, elle souffre!

— Non, répondit-elle à demi-voix, mais je ne m'attendais pas à votre demande...

— Et vous ne consentez pas?... »

— Ai-je dit cela? demanda-t-elle avec embarras. Monsieur, ma mère vous approuve; vous ne pouvez pas être refusé... »

Le capitaine n'avait guère pleuré en sa vie : il pleura cette fois-ci, en baisant la main de madame de Jouhel, et en disant mille fois :

« Merci! merci! Vous serez heureuse, vous serez si aimée, et moi... Ah! que ma mère sera contente!.. je lui ai tant parlé de vous... »

— Nous ne serons pas riches, dit Thérèse d'une voix douce; je ne vous apporterai que la dot réglementaire.

— Tant mieux, tant mieux! nous vivrons loin du monde, pour nous... j'ai remarqué que l'argent gâte tout en ce monde... Nous aurons la médiocrité, mais c'est égal, Thérèse... mademoiselle, veux-tu dire, vous serez fière de votre mari qui sera si fier de vous. Si nous avons la guerre...

— Taisez-vous donc! reprit Thérèse avec un sourire un peu triste : quelle pensée!...

— Il faudra l'y accoutumer, cependant, chère Thérèse, lui dit sa mère avec douceur; il m'a semblé, quand j'ai connu les vœux du capitaine, que cette situation ne serait pas au-dessus de ton courage.

— J'espère que Dieu m'en donnera... Mais, quoi! maman, vous connaissiez les projets de M. Châtillon, et vous ne m'en disiez rien!

— Depuis trois jours seulement, chère petite, et ils étaient d'accord avec mes désirs.

— Et mon père?

— Il les connaissait aussi, et, qui plus est, il les avait pressentis.

— Et Edgar?

— Il ne sait rien.

— Mais le voilà, je l'entends, dit Juvénal, et si vous voulez bien le permettre, madame, nous l'en instruirons... »

Edgar devina au premier mot ce qu'on voulait lui dire, et sautant au cou de sa sœur et de son frère futur, il les embrassa et les complimenta. Il aurait voulu ce soir-là, soir de fiançailles, éviter la leçon de mathématiques, mais le capitaine y tenait : il lui semblait que par ce patient dévouement, il était entré quelque peu dans la vie de Thérèse, et qu'elle n'avait pas eu peur d'aimer celui qui aimait son frère et sa famille. C'avait été là toute sa stratégie.

Le lendemain, madame de Jouhel écrivit à sa sœur :

Paris, juillet 18...

Chère Eulalie,

Autrefois les bonnes et sages marraines douaient leurs filleules, et les prédestinaient à un bonheur certain; je crois que tes prières ont obtenu pour notre Thérèse (car elle t'appartient aussi) la plus belle part de félicité qu'une femme puisse obtenir ici-bas,

et moi, que les rêves heureux ont tant déçu, cette fois-ci, j'ai confiance. Sans doute, tu sais déjà ce dont je viens t'informer, peut-être connaissais-tu depuis longtemps l'attachement que le fils de ton amie éprouvait pour ta filleule, et tu y applaudissais en secret. Depuis trois jours j'ai été initiée à ses projets qu'il avait communiqués à sa mère; ils m'ont rendue bien heureuse, et surtout bien tranquille; la connaissance du caractère de Juvénal, de sa générosité, de sa franchise, de sa douceur, me donnaient du repos pour l'avenir de mon enfant; ils se ressemblent par le cœur, et, elle-même, désabusée de ses premières illusions, a reconnu ce que le choix de M. Châtillon avait d'honorable, et elle l'a accepté. Je suis satisfaite autant qu'on peut l'être en ce triste monde; je sais que ma Thérèse me quittera, que je ne serai plus sa première affection, qu'elle vivra probablement loin de moi, mais je me soumetts à tout, assurée que je suis que mon enfant chérie aura un protecteur, un ami digne d'elle, qui saura toujours la comprendre et l'aimer. Pour mon fils aussi, Juvénal sera un frère. Quelle différence du repos d'esprit que me donne ce mariage, avec les soucis, les arrière-pensées qui accompagnaient le premier projet d'union avec M. Lavaux ! Alors, nous craignons toujours de n'être pas assez riches, de ne pas satisfaire la cupidité qui montrait ses griffes aiguës sous de jolis gants blancs; aujourd'hui, avec Juvénal, nous vivons à livre ouvert, il connaît notre situation, nos desirs, nos espérances; il sait tout, et il s'associe à tout, non comme un étranger admis dans une famille, mais comme l'enfant de la famille, vrai fils et vrai frère. Que d'amour pour Thérèse dans son affection pour nous !

Pour elle, elle a agi avec son désintéressement ordinaire. Elle ne veut d'autre dot que celle demandée par la loi, et elle entend que son contrat soit rédigé de manière à ce qu'Edgar ait un jour la moitié de ce qu'elle veut bien appeler notre fortune. Juvénal applaudit à tout ce qu'elle veut, et j'admire combien souvent leurs idées se rencontrent. Quel gage de bonheur encore dans une pareille sympathie !

Tu viendras les voir, n'est-ce pas ? et assister au mariage qui se fera le lendemain de l'Assomption. Mon pauvre cœur est dilaté, il a besoin de s'épancher dans le tien. Adieu donc, chère et bonne Eulalie, et à toi pour toujours.

Ta sœur dévouée,

LAURE DE JOUHEL.

Madame de Jouhel à sa sœur.

Paris, septembre 18...

Sais-tu bien, chère et bien-aimée sœur, que tu me rappelles un peu cet oiseau sauvage, dont le chant était si joli et qu'un fermier de notre mère nous apporta un beau matin, dans une petite cage entourée de verdure ? Nous le soignons, nous l'aimions; il avait de l'eau pure, du mil et du mouron, sans parler de mainte caresse, et pourtant il se hâta de retourner au bois natal le jour où une étourdie, c'était moi ! laissa ouverte la porte de sa prison. De même tu t'es empressée de retourner à ton petit Avallon, dès qu'un peu de liberté t'a été laissée, et pourtant notre cher oiseau fugitif laissait derrière lui ceux de sa famille et de sa tribu !

Sans figure, ma bonne Eulalie, ton séjour a été trop court, mais j'avoue, et tu le diras avec moi, qu'il a été délicieux. Je crois n'avoir jamais été plus heureuse que le jour du mariage de Thérèse, quand j'ai paré sa belle et modeste figure du voile virginal, et que je l'ai embrassée en lui donnant la plus tendre bénédiction. Mon cœur et mon jugement étaient également satisfaits; ils sont si souvent en désaccord dans le cours de notre vie ! Je la voyais prête à s'unir à un homme qui a toute notre confiance et toute notre estime, un homme qu'elle aime et dont l'affection l'a entièrement consolée de nos pertes et de ses chagrins personnels; j'avais tant souffert à cause d'elle, et par nos échecs de fortune et par la dureté de ceux qui s'appelaient nos amis, qu'en la voyant enfin calme, heureuse, pleine de sécurité, mon âme débordait de joie, et j'oubliais que cette enfant si chère devait me quitter. Mais au moins, elle sera contente loin de moi; elle aura les devoirs et les affections qui occupent l'âme, et quand je m'en irai de ce monde, elle ne demeurera pas seule.

Tu l'as vue le jour de son mariage et les jours suivants, toujours occupée de nous, et nous faisant sentir, avec sa délicatesse accoutumée, qu'un nouvel amour n'effaçait pas les premiers attachements : on ne peut être plus tendre fille, sœur plus aimable, et je pense que Juvénal ajouterait qu'on ne peut être femme plus charmante. Ils sont installés maintenant dans leur modeste logement que Thérèse a arrangé avec beaucoup de goût; rien n'y rappelle l'habitation banale dévolue aux pauvres femmes d'officiers : des fleurs, des livres, des ouvrages de femme, des portraits, donnent à sa demeure quelque chose d'intime et d'individuel qui fait plaisir à voir. Elle a fait visite aux dames de son régiment, et elle trouvera là, je crois, quelques relations agréables pour le temps où elle s'éloignera de Paris. En attendant, nous jouissons d'elle : je vais la voir tous les jours, et le soir elle vient avec son mari : la sérénité, la joie entrent avec eux : comment ferons-nous quand ce rayon de soleil sera éclipsé ?... Je ne veux pas y songer d'avance, ma bonne Eulalie; l'essentiel n'est pas que nous soyons contents, mais que le sort de Thérèse, à moitié détruit par notre imprudence, soit heureusement réparé. Sans cela, je n'aurais pas vécu tranquille, ni M. de Jouhel non plus.

Si maintenant Dieu daignait nous accorder pour Edgar une destinée convenable, nous n'aurions plus rien à lui demander, mais je crains bien que mon pauvre enfant ne déjoue, par sa légèreté, toutes les bonnes intentions de la Providence. L'examen approche... pourra-t-il le subir ? ne sera-t-il pas refusé et ne faudra-t-il pas recommencer, sur nouveaux frais, des études et des préparations ? Il importerait cependant qu'il eût un état et un avenir; Juvénal l'a bien aidé, son intelligence naturelle aurait pu tirer grand profit de ces bonnes leçons, mais il y a en lui, je le reconnais avec douleur, un fond de paresse et d'étourderie qui peut ruiner les chances les plus favorables. Tu sais, quand on est distrait, on perd au jeu, eût-on les meilleures cartes en main.

Je le recommande à tes prières, bonne sœur, elles doivent être écoutées. Ce n'est pas par vanité que je désire voir entrer mon fils à l'Ecole, mais afin qu'il ait une carrière, et qu'il apprenne, pauvre enfant gâté, à travailler et à se suffire. Il ne sera plus un

homme riche, qu'il devienne un homme laborieux. Ce désir de mère, Dieu ne l'exaucera-t-il pas? Adieu, très-chère, je t'embrasse tendrement.

LAURE DE JOUHEL.

RÉCIT

Quin'a pas connu ces heures d'inquiétude et d'espérance, ciel mêlé de noir et d'azur, pendant lesquelles les familles attendent la clôture d'une affaire d'où dépend l'avenir tout entier? Procès, nomination, changement de résidence, ou enfin, l'examen qui tient en échec l'intelligence du fils et le cœur de sa mère? Combien de circonstances peuvent rendre cet examen malheureux ou propice? L'humeur railleuse ou sévère d'un interrogateur, un peu de fatigue, une pointe de migraine chez l'interrogé, détruisent bien des plans formés à l'avance et font tomber la foudre sur de beaux châteaux en Espagne. L'élève en mathématiques ne deviendra pas ingénieur; le petit rhétoricien ne sera jamais ni bachelier, ni substitut, ni procureur-général; le sergent n'entrera pas à Saint-Cyr, le pauvre matelot ne se verra pas maître de cabotage: l'examen a échoué!

La famille de Jouhel subissait en ce moment cette épreuve; Edgar allait savoir, dans quelques heures, s'il serait ou non, admis à l'École Polytechnique; l'examen écrit ne s'était pas trouvé mauvais, mais le plus terrible de tous, l'examen oral, où l'élève, sous le feu pénétrant des yeux qui l'observent, sous le coup des questions qui l'assaillent, ne peut plus se recueillir, s'absorber en lui-même; celui-ci n'était pas connu et c'était avec anxiété que le père, la mère et la sœur attendaient son résultat. Les heures passaient; après avoir parlé beaucoup et vivement, on ne parlait plus, car un seul sujet intéressait en ce moment, et ce sujet, dans toutes ses variantes, dans toutes les conjectures auxquelles il pouvait prêter, était épuisé. Thérèse travaillait près de la fenêtre, à la lueur d'un jour mourant d'été et de temps en temps, elle quittait sa couture, levait les yeux au ciel dans une muette recommandation; sa mère ne pouvait ni travailler, ni lire; elle allait et venait de chambre en chambre, écoutait à la porte pour entendre plus vite le bruit des pas d'Edgar, et deviner s'il se pouvait, ou le succès ou la défaite; M. de Jouhel, n'y tenant plus, était allé au-devant de son fils.

« Je n'aurai rien de bon de ce retard, dit enfin madame de Jouhel; il me semble que le bonheur a des pieds plus légers. Et toi, Thérèse, qu'en penses-tu? »

— Je ne sais, maman... j'hésite... Mais enfin, tout ne serait pas perdu: Juvénal dit que mon frère pourrait peut-être entrer à l'École des Mines ou à celle des Arts-et-Manufactures; l'École Polytechnique est d'un abord si difficile!

— Sans doute, chère fille; et si Edgar avait un autre caractère, je n'attacherais pas tant de prix à cet examen; mais, je le connais, s'il échoue, il aura de la peine à entreprendre autre chose; l'échec aura brisé en lui le nerf de la volonté!

— Plaise à Dieu que non! il faut travailler partout, et Juvénal, qui a vu de près des chefs de corps, des chefs d'armée même, dit que les plus puissants et les plus en vue sont aussi les plus occupés.

— Sans doute, mais Edgar...

Elle fut interrompue par un petit coup de sonnette :

« C'est mon mari! s'écria Thérèse. »

Elle courut lui ouvrir, ils échangèrent un mot en s'embrassant, et quand il entra, madame de Jouhel le regarda et s'écria :

« Mauvaise nouvelle! n'est-il pas vrai? »

— Trop vrai, ma mère, dit le capitaine; Edgar a échoué au tableau; il s'est troublé, il s'est embrouillé, il a perdu tous ses avantages... Bref, c'est une déroute complète!

— Hélas! interrompit madame de Jouhel, quel malheur pour nous!

— Tout n'est pas perdu: il a manqué l'examen, mais il n'a pas perdu le fruit de ses études, il peut frapper à d'autres portes...

— Vous ne le connaissez pas! Thérèse le connaît, elle; elle sait qu'il ne recommencera pas!

— Tant pis! répondit vivement le capitaine; Robert Bruce et Pierre le Grand perdirent des batailles, et n'en devinrent pas moins d'excellents généraux. La vie est une bataille aussi, tant pis pour qui tourne bride!

La porte s'ouvrit encore une fois; M. de Jouhel et son fils entrèrent, l'un, agité et mécontent, le second, l'air boudeur et maussade. Pourtant, à la vue de ce visage cher, sa mère ne put contenir un élan de tendresse: elle courut vers lui et l'embrassa. Il reçut ces caresses si douces (ces caresses qu'on regrette tant plus tard!) avec une certaine raideur mêlée de honte, et se dégageant des bras qui l'entouraient, il alla s'asseoir et dit brièvement :

« C'est fini! j'ai échoué! »

— Tu ne t'en vantes pas, je suppose? lui demanda son père.

— Mon Dieu, non! mais d'une manière ou d'une autre, je ne suis pas fâché d'en être débarrassé!

— Mais, mon pauvre cher enfant, que feras-tu maintenant? demanda sa mère.

Le capitaine Juvénal, qui ne comprenait pas qu'on ne fût point avant tout, raisonnable, et qui s'étonnait que le frère de Thérèse pût manquer de sagesse, reprit son thème favori :

« Il y a d'autres examens et d'autres Écoles: les Mines, les Forêts, l'École Centrale... »

— Oui, oui, je sais! mais, de grâce, mon bon Juvénal, ne parlons plus d'écoles, ni d'examens... j'en ai par-dessus la tête, et je jure que je ne comparaitrai plus devant ce jury de gens qui, parce qu'ils sont parvenus, rient des efforts de ceux qui veulent arriver.

— Voilà qui est bien injuste: ces messieurs t'ont montré beaucoup de bienveillance.

— C'est possible! je l'accorde, je t'accorde tout: je suis hors d'état de disputer: j'ai une migraine atroce et je vais me coucher. Bonsoir papa, maman. Adieu, Thérèse. Au revoir, mon vieux Juvénal. »

Ce fut tout: l'enfant gâté se retira sous sa tente, sans vouloir même recevoir les consolations de ceux qui étaient plus affligés que lui. La partie était bien définitivement perdue, ainsi que l'avait prévu madame de Jouhel: le caractère d'Edgar faible, irascible et vain, s'était affaibli sous cet insuccès; les âmes fortes se relèvent et se retrempent à l'heure des échecs et des humiliations; elles luttent pied à pied, elles combattent le malheur, elles réparent les défaites, mais les âmes légères, que le sentiment élevé

du devoir ne soutient pas, restent couchées dans la poussière, elles n'ont plus même l'énergie de l'espoir, et la paresse, s'attachant à elles comme la rouille et la nielle s'attachent aux blés, ronge peu à peu le talent, la force et la volonté. Edgar était exposé à en venir là : il ne pouvait supporter qu'on lui parlât de son examen, ni de ses projets à venir, ni d'un tra-

vail quel qu'il fût, et sa mère, faible par excès de tendresse, son père, faible aussi, quoique souvent impatient et emporté, le laissaient, et, pendant bien des semaines et bien des mois, ne troublèrent pas son indolent repos.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LES PERPLEXITÉS DE M. LOISEL



LES dataient de loin, les perplexités de M. Loisel ! On les comprendra de reste, quand on saura que plaire à chacun et à tous était le rêve qu'il n'avait cessé de poursuivre.

Orphelin depuis son bas âge, et maître d'une fortune assez considérable, Anatole Loisel, lorsqu'il eut atteint vingt-cinq ans, songea à se marier.

Jusqu'à cette époque il avait bien éprouvé quelques difficultés dans son épineuse entreprise de se concilier tous les suffrages ; ainsi, par exemple, au nombre de ses amis se trouvaient deux élégants qui, sur la forme des chapeaux, professaient des principes diamétralement opposés, l'un appuyant le tuyau de poêle et l'autre le bolivar, et comme chacun d'eux tenait essentiellement au triomphe de ses opinions, ils avaient à tour de rôle travaillé l'esprit d'Anatole de manière à lui en donner une fièvre chaude ; il n'avait pu même sortir de ce pas dangereux qu'en se commandant deux chapeaux. Ainsi, encore, le propagateur du bolivar ayant une passion désordonnée pour les promenades nautiques, et l'autre pour les parties équestres, M. Loisel, qui n'aimait beaucoup ni l'un ni l'autre exercice, s'était pourtant vu dans la nécessité de faire la double emplette d'un joli cheval de selle et d'une élégante embarcation. Mais tout cela n'était rien auprès de ce qu'il endura, lorsque dans le monde on apprit qu'il songeait à s'établir. Ce fut à qui tirerait sur lui son billet.

« Mon Dieu ! s'était écriée une dame qui avait pour nièce un laideron très-bien doté, n'est-il pas singulier que beaucoup d'écrivains et de gens du monde semblent s'être donné la mission d'exalter les charmes et les vertus des filles sans dot ? La pensée qui les inspire est louable, je le veux, mais cela doit-il dégénérer tout doucement en injustice vis-à-vis des filles qui ont le malheur de n'être pas absolument sans le sou ?

— Quelle divine émotion, avait dit un monsieur

qui, en fausses spéculations et vain luxe, avait dévoré la fortune de sa femme et en aurait englouti bien d'autres, quelle divine émotion doit pénétrer le cœur d'un homme, quand, d'un mot, il ouvre à la jeune fille pauvre les perspectives dorées de l'opulence ! Comme tous ses étonnements naifs le doivent enchanter ! Les présents, acceptés avec indifférence par la fiancée riche, sont reçus par l'autre avec une reconnaissance qui devient bien vite un sentiment plus doux. En une telle occurrence, aimer trop n'est plus aimer assez !

— Monsieur, avait alors été tout près de s'écrier Anatole Loisel, voulez-vous, s'il vous plaît, me faire l'honneur de m'accorder la main de mademoiselle votre fille ?

— Mon bon ami, lui avait dit le jeune homme au bolivar, lequel jouait du flageolet, mon bon ami, prends une musicienne, j'arrangerai des sonates de Mozart pour piano et flageolet, et tous les soirs d'hiver nous te donnerons le concert. L'été, poursuivait-il, autres délices : lorsque *la Lucrezia* (c'était le nom du canot d'Anatole et c'était le jeune homme au bolivar qui naturellement en avait été le parrain), lorsque *la Lucrezia* se laissera aller à la dérive, ta femme te chantera quelque touchant virelai et je l'accompagnerai.

— Anatole, avait dit le jeune homme au tuyau de poêle, je n'ai pas pour habitude de peser sur mes amis et de leur imposer ma volonté, seulement, si tu épouses une musicienne, je te tire ma révérence, mon bon ; je crois devoir t'en avertir ! J'ai une sœur qui tape sur son piano quatorze heures par jour et me rend déjà la maison paternelle impossible ; avis à toi !

— Une veuve de quelques années plus âgée que vous serait tout à fait votre affaire, lui dit une autre personne consultée à cette occasion ; on trouve à la fois, en une semblable femme, et l'épouse et l'amie ; sa direction est sûre ; elle sait où se cachent les ronces du chemin et peut vous les faire éviter ; prenez une veuve !

— Prenez une jeune fille, une toute jeune fille, avança-t-on d'autre part; la jeune fille est une argile sans empreinte que vous façonnerez à votre convenance; elle n'a point, elle ne saurait avoir encore de goûts déterminés, vous lui donnerez les vôtres; elle passera de l'obéissance filiale à l'obéissance conjugale et ne s'en apercevra seulement pas. Prenez une jeune fille! »

Après y avoir mûrement réfléchi, après une demi-douzaine de migraines, une idée surgit dans le cerveau fatigué de M. Loisel, et illumina soudain son visage altéré par l'impitoyable réflexion; il respecterait tous les avis, et cependant il n'épouserait ni une veuve, ni une toute jeune personne, ni une fille sans dot, ni une millionnaire, ni une pianiste, ni une femme absolument étrangère à l'art divin des sons! Vraiment, cette inspiration lui parut si merveilleuse que, se sachant bien seul, il se livra dans sa joie à un exercice délaissé depuis longtemps et où il avait excellé: il fit consécutivement trois ou quatre culbutes.

Par suite de cette bienheureuse idée, six semaines plus tard, les amis de M. Loisel étaient convoqués à une soirée de contrat; et comme mademoiselle Julie, l'aimable fiancée d'Anatole, n'était, en effet, ni une toute jeune personne, car elle avait vingt-et-un ans accomplis, ni une veuve, ni une millionnaire, ni une fille sans dot, puisque son apport était de 200,000 francs, ni une pianiste, attendu qu'elle n'avait jamais pu dépasser la onzième étude de Le Carpentier, ni cependant une héréditaire en musique, loin de là, car elle chantait la romance avec infiniment de grâce et la chanson avec beaucoup de malice, tout le monde se crut le droit de se trouver blessé, et, au lieu des bons sourires congratulants par lesquels Anatole s'attendait à être accueilli, il ne rencontra que des regards ou courroucés ou ironiques, et ne récolta que des félicitations dans le genre de celle-ci: Lorsqu'on est décidé à n'en agir qu'à sa tête, on ne vient pas ennuyer ses amis de ses affaires! Devant les charmes et la grâce de Julie, presque aussi bien dotée que sa nièce, il fallut même à la tante du laideron une suprême énergie pour empêcher son indignation d'éclater. Lorsque Anatole était venu lui parler de ses projets, elle s'était imaginé que c'était presque l'équivalent d'une demande en mariage, et dans sa joie de voir sa nièce pourvue, elle en avait, l'imprudente, laissé transpirer quelque chose; jugez de ce qu'elle éprouva quand la vérité se fit jour! A partir de ce moment, Anatole Loisel eut dans cette dame une ennemie implacable. S'il lui avait été donné de deviner ce qui bouillonnait dans cette tête et ce qui fermentait dans cette poitrine, il aurait peut-être hésité, le moment venu, à prononcer le *oui* formidable, et se serait sauvé à toutes jambes.

D'après l'éternelle loi des contrastes, madame Julie Loisel possédait avec des dehors fort doux, un caractère très-ferme et aussi indépendant que celui de son seigneur et maître l'était peu: là où Anatole hésitait, elle décidait; il consultait, elle agissait; il déplorait que son coup de chapeau à M. Jean eût courroucé M. Pierre, elle riait, oui, elle avait la cruauté de lui rire au nez et de lui déclarer que bien que tout dût être commun en ménage, il lui

était absolument impossible de partager ce genre de chagrins.

Un souci très-grave qui ne tarda point à incomber à M. Loisel, fut le choix d'un parrain et d'une marraine pour le petit étranger ou la petite étrangère, ainsi que parle l'aimable Charles Dickens, devant bientôt prendre place à sa table et à son foyer.

Si M. Loisel avait eu son père et sa mère, la chose aurait été toute seule; pour un garçon, il eût pris son père et la mère de sa femme, et pour une fille, le père de sa femme et sa propre mère à lui; s'abriter derrière la coutume délivrant, selon lui, de toute responsabilité; mais, nous l'avons dit, les parents de M. Loisel depuis longtemps n'étaient plus.

Dans la nécessité de faire un choix, M. Loisel pensa tout d'abord à son ami le mélomane au bœuf, bien que celui-ci, depuis son mariage, lui battit un peu froid; mais ce choix ne blesserait-il pas terriblement son autre ami le dandy au tuyau de poêle, lequel, rendons en passant cet hommage à la vérité, avait pardonné à madame Loisel son piano, ce meuble ne jouant chez la jeune femme qu'un rôle tout à fait secondaire. Alors M. Loisel se tourna vers ce qu'il possédait de cousins, et comme il n'existait aucune raison pour faire pencher la balance du côté de celui-ci plutôt que de cet autre, il imagina de les tirer au sort, et il allait procéder à cette opération ingénieuse, lorsqu'on vint lui apprendre que la personne attendue était arrivée.

C'était une fille.

Cette nouvelle causa un tel remue-ménage dans la tête et dans le cœur de M. Loisel, qu'il en oublia ses préoccupations, et quand on dut se rendre à la mairie et à l'église, et que, du fond de sa blanche alcôve, madame Loisel lui présenta le parrain et la marraine dont elle avait songé à se prémunir (c'était une jeune femme, une amie d'enfance à elle, et son mari); M. Loisel leur serra la main à tous deux avec beaucoup d'effusion, bien qu'une sourde crainte saisisse immédiatement son âme, la crainte de ce que les deux familles en penseraient. Nous ne pouvons dissimuler qu'il y eut des claudauderies, et que la félicité de M. Loisel s'en trouva un peu atteinte.

Du caractère dont on connaît M. Loisel, il va sans dire qu'il n'avait pas attendu la naissance pour se préoccuper de l'éducation qu'avec raison les moralistes font commencer au berceau. Premier point, sa femme nourrirait-elle ou ne nourrirait-elle pas? Dans ce dernier cas, mettrait-on l'enfant à la campagne ou prendrait-on une nourrice sur lieu?

« Les femmes des villes sont trop chétives, et d'ailleurs n'entendent rien à la nourriture, dirent certaines gens d'un ton capable et décisif.

— Sauf de très-rare exceptions, affirmèrent des personnes plus sensées, toute mère peut et doit nourrir son enfant.

— Prendre une nourrice sur lieu, dit-on d'autre part, c'est installer chez soi l'exigence, le caprice et l'avidité.

— Une nourrice sur lieu réunit tous les avantages, proclama une dame qui n'avait jamais eu d'enfant; sans être attachée de nuit et de jour à un

berceau, on n'en récolte pas moins le premier regard et le premier sourire de son enfant.

— Conjointement avec la nourrice sinon après, s'écria une maman jalouse de ses droits, et de plus, sait-on quels penchants le lait d'une nourrice communie à votre enfant? Ces disparates étranges que l'on rencontre dans les familles n'ont point, ne doivent point avoir d'autre source! Si votre femme ne peut nourrir, cher monsieur Loisel, il y a le biberon.

— Le biberon, riposta quelqu'un, le biberon! ni pour or ni pour argent on ne saurait à Paris se procurer une goutte de bon lait! Laissant de côté la question des falsifications qui sont l'affaire de la police, poursuivit l'orateur, je certifie seulement que, fit-on traire les vaches sous ses yeux, prit-on la peine de les traire soi-même, le lait n'en porterait pas moins dans les veines de l'enfant un principe délétère, un poison lent peut-être mais sûr!

Et comme la figure de M. Loisel se pétrifiait d'étonnement :

« Toutes les vaches de Paris et de la banlieue sont poitrinaires! » reprit son interlocuteur.

Madame Julie Loisel qui avait prêté l'oreille à ces différents discours, ne s'en était pas autrement émue et avait dit simplement :

« Nous verrons! »

Ce qu'on vit, quelques heures après que mademoiselle Esther Loisel eut fait son entrée dans le monde, ce fut une petite bouche avide accrochée au sein maternel.

Madame Julie Loisel nourrit sa fille, et M. Loisel se trouva fort empêché lorsque ensuite il se rencontra avec les personnes qui avaient opiné pour que la jeune femme résiliât ce cher devoir.

Ayant échoué dans le premier chapitre de l'éducation d'Esther, M. Loisel espéra bien se rattrapper aux suivants, et, là du moins, mériter cette universelle approbation qui avait pour lui tant de prix. Il se jura que l'éducation d'Esther serait une éducation modèle.

La question n'était pas de savoir si Esther serait ou non élevée à la maison; madame Loisel ayant déclaré que sa fille ne la quitterait pas, cette question se trouvait naturellement écartée. Ce qu'il s'agissait de décider à la satisfaction générale, c'était si Esther recevrait une éducation artistique, mondaine ou bourgeoise.

« Mon ami, gémissait un vieux parent qui avait pour femme une élégante, élevez Esther dans l'horreur de la soie et dans le culte de la popeline; l'horreur de la soie et le culte de la popeline, tout est là; si vous développez en elle une sainte horreur de la soie, ce sera certainement une femme accomplie; une femme qui aime trop la soie et trop peu la popeline fait des économies chez le boucher, afin de n'en pas faire chez le marchand de nouveautés; son mari mange mal; il est privé du plaisir de recevoir ses amis; on rogne sur le feu et sur la chandelle; il ne peut se passer la fantaisie d'un bouquin; les petites excursions à la campagne lui sont comptées; les parties de dominos qu'il perd lui sont reprochées; tout cela parce que sa femme a l'idolâtrie de la soie! Si vous savez inculquer à votre fille la haine des fanfreluches, je vous le dis, mon cher Loisel, vous auriez bien mérité de son futur mari! »

D'autre part, un monsieur froid disait :

« Le mal de notre époque c'est que l'intelligence de la femme est développée outre mesure; les cerveaux ne peuvent porter qu'une certaine quantité de lumière; une chaudière trop chauffée éclate; la femme lancée sur certaines voies y va à grande vitesse et nous dépasse; de là, perturbation générale. Maintenez la femme en un état inférieur; qu'elle marche dans votre ombre, qu'elle considère comme monstrueux d'émettre une opinion quelconque, avant que de vous avoir consulté du regard; qu'elle ignore la différence ou la ressemblance qu'il y a entre l'oligarchie et la démocratie; que les mots classique et romantique soient pour elle du chinois; mais qu'aucun secret culinaire ou d'économie domestique ne lui soit étranger; qu'elle couse et qu'elle pousse au besoin laver et repasser sa collerette; après cela, qu'elle sache lire dans son livre d'heures et tenir en règle les comptes de la maison.

— Qui parle de mettre la lumière sous le boisseau, de proscrire la fleur, de donner à l'oie le pas sur la fauvette et le colibri! s'écria l'ami au bolivar devant qui la question de l'éducation se débattait.

— L'oie a son prix à la broche! répliqua le monsieur froid.

— Fi! reprit le bolivar; si Dieu n'avait compté pour quelque chose le plaisir des yeux, il aurait fait de la terre un vaste champ de navets; puisqu'il nous a donné le rossignol et les roses, adonnons-le dans ses dons précieux et ne nous ingéniions point à les dénaturer. La femme a en elle de la fleur et de l'oiseau; ne couvrez pas de cendres cette fleur; ne mettez pas de sourdine au gazouillement de cet oiseau; son aspect est la clarté de votre maison, et son joli bruit en est la joie.

— En sommes-nous encore là? dit une dame austère de maintien et volontiers dédaigneuse lorsqu'elle abaissait la vue sur ce qu'elle appelait les sottises du sexe fort. Le procès n'est-il point jugé? et ainsi qu'au sixième siècle se permet-on de disputer derechef sur la nature, les penchants et les attributions de la femme? La femme a une mission, poursuivit-elle, et dans l'éducation que vous lui donnez, vous y devez penser! La femme est le flambeau de l'avenir. Je ne dis pas l'étoile par modestie. Dans tous les siècles lumineux vous voyez planer une femme. Sans doute, le plus fréquemment, elle se dérobe sous la personnalité de l'homme; ainsi, derrière Numa se cache Egérie; mais sa vivifiante influence ne s'en fait pas moins sentir. Ce rôle de guide et d'inspiratrice qui lui est dévolu de toute éternité...

— Le premier homme s'en est bien trouvé! murmura le monsieur froid d'un ton sarcastique.

— De toute éternité, reprit la dame austère affectant de ne pas prendre note de l'interruption, voilà le point qu'il est bon de se rappeler. Les nations qui ne verraient dans les femmes que des cuisinières ou des poupées, montreraient peu de clairvoyance; ce serait préférer aux sentiers ascendants les sentiers par où l'on retourne à la barbarie.

Ces discours contradictoires mettaient M. Loisel dans une situation qui n'était pas sans quelque analogie avec celle d'un écartelé; tiraillé en sens in-

verses, il invoquait une solution comme le naufragé souhaite le port ; mais les jours, les mois et les années se succédèrent sans qu'il pût trouver le moyen de concilier entre eux ses amis, et de former de leurs avis un tout homogène destiné à lui servir de règle.

Cependant Esther grandissait. C'était une petite créature assez originale. En attendant les décisions de M. Loisel au sujet de sa culture intellectuelle, sa mère lui avait toujours appris à lire. Un jour, Esther avait environ six ans, on la trouva tout en larmes ; elle avait sur ses genoux le conte de *la Belle et la Bête*, et pleurait avec abandon sur le chagrin de cette pauvre Bête qui avait été si bonne pour la Belle et qui, croyant mourir sans la revoir jamais, ne la maudissait pourtant pas. — Un autre jour, c'était l'année suivante, elle traitait ses petites camarades. A l'issue de la dinette, les mamans s'attendaient à un certain tapage, pour le moins à des rondes effrénées. Au lieu de cela, un grand calme se fit. Les mamans prêtèrent l'oreille et risquèrent un œil. Les enfants assises en demi-cercle, écoutaient et regardaient avec une religieuse attention. Un foulard drapé sur l'épaule, un ruban sur le front en guise de diadème, et une règle à la main figurant un sceptre, Esther leur jouait la tragédie d'*Hérode*. Elles étaient absolument captivées, et lorsque se débarrassant de son sceptre et de sa couronne, l'artiste passa du rôle de tyran à celui de victime, une petite fille en devint toute pâle.

Cette façon d'amuser ses compagnes rapportée à M. Loisel lui parut un singulier et redoutable symptôme ; ses amis furent consultés.

« C'est la femme qui prélude à sa mission, dit la dame austère.

— C'est la péronnelle qui s'émancipe, décida le monsieur froid.

— Loisel ! s'écria frémissant d'horreur le vieux mari de l'élégante, prenez garde ! ce foulard sur l'épaule et ce ruban sur le front, c'est le premier pas fait du côté de la soie !

— Ce Loisel est un pauvre sire, confiait, à quelque temps de là, le monsieur froid à un monsieur digne de le comprendre ; lui donner un conseil, c'est jeter sa poudre aux moineaux ; sa femme le mène ; je ne veux plus que la mienne mette les pieds chez eux ; on y respire un air de révolte. Croiriez-vous que leur Esther disait l'autre jour à notre petite Virginie : « Es-tu pour les Spartiates ou pour les Athéniens, toi ? Moi, je suis pour les Spartiates !... »

Esther fit montre encore d'une bien autre singularité : elle aimait beaucoup les ménageries de bois blanc, mais bientôt, ayant comparé ses chèvres de sapin à deux jolies petites créatures de cette espèce qui demeuraient dans une laiterie voisine, et trouvant la comparaison désastreuse, elle s'était mise à travailler sa ménagerie à l'aide d'un petit canif, et comme cela n'avait abouti qu'à d'abominables mutilations, elle s'était imaginé de se procurer de la terre glaise et de se faire elle-même un nombreux troupeau de chèvres.

La vérité nous oblige à reconnaître que les premières chèvres qui sortirent de ses petits doigts auraient pu aussi bien passer pour des animaux anti-

diluviens, tant la fantaisie semblait avoir eu de part à leur création, mais à la dixième, si l'on avait encore hésité à la tenir pour une chèvre, du moins ne l'eût-on plus prise pour un griffon ; la quinzième, qui ne péchait que par quelques détails, avait vraiment une physionomie saisissante ; la vingtième était presque sans défauts.

« Si vous abandonnez votre fille à ses instincts, dit le monsieur froid à qui on avait montré le troupeau de terre glaise, Dieu me pardonne, dans quelques dix ans d'ici nous serons dans le cas de lui voir fournir sa statue à quelque exposition de sculpture ! »

Cette prédiction avait été formulée avec tant de mépris et de sarcasme que M. Loisel en frémit.

« Il faut au plus vite se débarrasser de toute cette terre glaise ! » dit-il à madame Loisel.

Esther eut, de la perte de son troupeau, un chagrin véritable ; pendant plusieurs jours elle en resta sombre. Des ciseaux et des cartes de visite qui lui avaient été abandonnées rendirent cependant à sa physionomie son animation ; ne pouvant plus modeler, elle découpa. Cette nouvelle distraction ne la satisfaisait pas, à beaucoup près, autant que le modelage, mais néanmoins elle s'y livra avec une telle ardeur et un tel succès, que de nouveau ses découpures attirèrent l'attention paternelle.

« Que faire, dit M. Loisel dans son cénacle, que faire pour extirper ces étranges penchants ?

— Les défendre ! » répondit laconiquement le monsieur froid.

M. Loisel prohiba donc les découpures comme il avait prohibé la terre glaise.

Sur ces entrefaites, un magnifique épagneul que M. Loisel affectionnait mourut et de la façon la plus malheureuse. Depuis six ans, ce bel animal chassait tous les automnes avec son maître ; une balle égarée de M. Loisel l'atteignit dans un fourré, d'où le pauvre épagneul put encore se traîner jusqu'aux pieds de M. Loisel afin d'obtenir de lui un dernier regard. Cette mort affligea extrêmement M. Loisel, et plus d'une fois il lui arriva de rappler devant sa femme et sa fille nombre de traits attestant l'intelligence et l'attachement de son vieux compagnon.

Un matin que l'épagneul était revenu de nouveau dans la conversation, Esther tira quelque chose de sa poche et le glissa timidement devant son père. Son petit cœur palpitait bien fort ; elle espérait un sourire d'approbation, mais elle n'en était pourtant pas très-assurée, et quand son œil timide osa interroger M. Loisel, celui-ci se levait brusquement et s'éloignait sans lui rien dire. La pauvre Esther en resta toute saisie.

L'objet qu'elle avait cru devoir trouver grâce devant son père n'était autre que la reproduction de l'épagneul. De ses ménageries de bois blanc, un assez gros éléphant lui était resté ; l'esprit frappé du chagrin de M. Loisel et son extrême sensibilité aidant singulièrement à ses souvenirs, elle avait repris son petit canif et s'était remise à fouiller et à travailler le bois. Ici, l'habileté acquise par le modelage de ses chèvres la servit et si bien qu'une reproduction assez fidèle du gracieux épagneul n'avait pas tardé à sortir de l'éléphant. Aussi, M. Loisel n'avait-il pu se défendre d'une première et très-vive

émotion. Cette émotion était-elle agréable ou pénible? Esther ni personne ne l'aurait pu dire, car M. Loisel ne s'en ouvrit point; seulement la terre glaise ayant tout doucement reparu, il ne dit rien, ce qui sembla à Esther un immense encouragement.

« Ce chef de famille est un médiocre caractère, dit à cette occasion le monsieur froid.

— Cette enfant sera une des gloires de notre sexe! » s'écria la dame austère.

Non! Esther ne passa étoile d'aucune sphère; elle continua à manipuler la terre glaise avec ses jolis doigts, mais pour son plaisir seulement et celui des siens; son aimable et charmante mère trouvant que le goût du modelage, pour être moins ordinaire que celui de la musique, n'en était pas pour cela plus condamnable, et qu'il est sage de donner quelque pâture à cet oiseau couleur d'azur que l'on appelle l'imagination des jeunes filles.

M^{me} ADAM-BOISGONTIER.

TANTE GERTRUDE

(SUITE.)

VIII

Dès que Gertrude se trouva seule dans sa chambre, elle se jeta à genoux pour rendre grâce au ciel de son heureux voyage, et soulagea son cœur oppressé en versant un torrent de larmes. L'arrivée de François, qui s'annonçait en grommelant, vint l'arracher à cette émotion. Ce brave homme avait suivi de loin sa maîtresse, escortant les bagages portés par des Maltais, qui font le service de portefaix en Algérie. Il fit déposer les caisses dans la cour qui lui parut fort singulière; l'aspect de la maison moresque, si différente du vieil hôtel d'Évaux et du château de Sancy, ne lui plut pas non plus; mais la femme de chambre noire et cette cuisinière au costume étrange, auxquelles il ne put faire entendre un seul mot, le mirent hors de lui.

« Par tous les saints du paradis, qu'allons-nous faire de cette négresse, qui se tient accroupie sur ce banc de pierre comme une guenon de la plus laide espèce? et cette fille à moitié nue qui me regarde en dessous et qui me fait l'effet de se moquer de moi? est-ce que ces créatures-là pourront servir mademoiselle? est-ce qu'elles sauront la coiffer, l'habiller et lui faire la cuisine? Et puis, qu'est-ce donc que cette baraque? l'on n'y voit ni salon, ni

salle à manger, ni cabinet de toilette, et les meubles donc? Dieu me pardonne, il n'y a pas même de chaises pour s'asseoir, ni de lit pour se coucher!

— Ne te mets pas en peine, François, dit mademoiselle de Roisé, qui ne put s'empêcher de sourire des lamentations de son fidèle serviteur; je dormirai très-bien à mon aise sur ce divan, et je ne serai pas bien malheureuse de m'asseoir sur des coussins en attendant que nous ayons fait venir des meubles de France. »

La juive cependant préparait le couscoussou, et François la voyait à l'œuvre avec stupeur.

« Est-ce que mademoiselle mangera, elle aussi, de cette galimafrée? disait-il d'un ton piteux en regardant pétrir la semoule et entasser dans la marmite du mouton, de la volaille et des légumes de plusieurs sortes.

— Certainement, François, et avec plaisir encore.

— Mademoiselle n'est pas difficile; pour moi, je n'ai plus d'appétit, rien qu'à voir cette cuisinière. »

Le couscoussou fut trouvé bon cependant, malgré l'opinion que le vieux domestique en avait conçue, et lui-même y fit honneur.

A peine mademoiselle de Roisé eut-elle terminé son repas, qu'elle retourna dans sa chambre, ouvrit ses caisses et en sortit une superbe robe de soie noire toute neuve, un mantelet de dentelle et un élégant chapeau de crêpe, et elle procéda à sa

toilette avec le soin minutieux que Judith dut apporter jadis à se parer de tous ses atours avant de s'acheminer vers le camp d'Holopherne. Quand ces préparatifs furent terminés, Gertrude plaça plusieurs lettres dans son portefeuille, puis elle appela François, qui avait reçu l'ordre d'endosser sa grande livrée, et, suivie de ce page sexagénaire, elle s'aventura à pied dans les rues de la ville. Le premier soldat qu'ils rencontrèrent leur indiqua le chemin du palais du général en chef : c'était la Kasbah, citadelle entourée de hautes murailles, ancienne résidence des deys d'Alger.

Une ruelle étroite conduisit mademoiselle de Roisé à l'entrée principale de la forteresse, les sentinelles la laissèrent entrer sans obstacle sous un porche orné d'une fontaine jaillissante, et de là dans une salle découverte, conduisant au palais. Un officier d'ordonnance qui se trouvait dans la salle d'attente, se chargea avec courtoisie d'aller remettre au général en chef les lettres de recommandation que mademoiselle de Roisé apportait de France, puis il revint quelques minutes après lui offrir le bras pour l'introduire, par une galerie soutenue par des colonnes de marbre, dans le cabinet du gouverneur.

Le général de Berthezène, qui avait remplacé depuis peu de temps le général Clauzel dans le gouvernement de l'Algérie, avait un caractère froid et réservé ; mais c'était un brave militaire, ayant fait avec honneur toutes les guerres du premier empire, il avait alors connu le général de Roisé, et il reçut la sœur de son ancien compagnon d'armes avec tous les égards dus à son âge et à sa position. Il lui déclara cependant qu'il regardait comme chimérique l'espérance qu'elle avait conçue, et il lui conseilla de retourner en France plutôt que de rester inutilement dans un pays hostile, où elle vivrait de privations, et dont le climat dévorant lui serait nuisible sans doute.

« Lors même, lui disait-il, que le lieutenant de Roisé n'aurait pas été tué au passage de la Mouzaïa, comment supposer qu'il vive encore maintenant ? Les prisonniers de guerre sont rarement épargnés par les Arabes, et, s'ils échappent par hasard au yatagan, la misère et les mauvais traitements ont bientôt terminé leur malheureuse existence.

— Quelque faible que soit la lueur d'espérance qui m'a fait quitter mon pays et traverser les mers, répondit mademoiselle de Roisé, je la conserverai le plus longtemps possible, et je consacrerai le reste de mes jours à poursuivre la tâche que je me suis imposée ; rien ne me coûtera, ni peines, ni dépenses, pour parvenir à mon but, et j'ose compter sur vous, général, pour m'aplanir les obstacles. »

Le gouverneur fut touché de cette confiance et de l'énergie de ce dévouement.

« Tout ce qui sera en mon pouvoir, je le ferai, lui dit-il ; on prendra par mon ordre tous les renseignements possibles sur le sort de votre neveu, et, si par un bonheur auquel je ne puis malheureusement pas croire, on apprendrait qu'il vit encore, je m'emploierais avec plaisir pour le rendre à sa famille et à son pays. »

Mademoiselle de Roisé remercia le gouverneur et prit congé de lui, un peu consolée par ses promesses. En sortant de la Kasbah, elle se fit indi-

quer, dans la rue de l'État-Major, l'église catholique des Lazaristes, où pour la première fois, depuis tant de siècles, l'Évangile avait été publiquement prêché sur la terre d'Afrique, et, s'agenouillant au pied de l'autel, elle pria et pleura longtemps en silence, avant de rentrer dans cette maison moresque, où elle allait vivre désormais sans autre compagnie que celle de son vieux serviteur et des deux jeunes filles dont elle ne comprenait pas le langage. C'était une perspective peu attrayante pour une personne de son âge, habituée depuis longtemps à une société dont elle était l'âme et à toutes les jouissances que procure une grande fortune ; mais Gertrude avait toujours usé de ces dons du ciel avec une sage modération, consacrant à de bonnes œuvres une large part de son revenu et ne s'abandonnant ni à la mollesse, ni à l'oisiveté qui énerve le corps et l'esprit.

Elle avait conservé une volonté ferme dans un corps robuste, elle se défendit donc vaillamment par la prière et le travail, ces deux grands auxiliaires de la piété, contre la tristesse et le découragement. Elle se créa des occupations utiles, parmi lesquelles il en était une qui exigeait de grands efforts et une persévérance tenace, elle voulut apprendre l'arabe, afin d'être plus à même de recueillir les moindres indices qui pourraient la mettre sur les traces de celui qu'elle s'obstinait à compter encore au nombre des vivants ; c'était une tâche difficile à un âge où la mémoire endurcie et déjà chargée de beaucoup de connaissances anciennes devient rétive aux nouvelles. L'esprit des jeunes gens est semblable à ces coquilles dans lesquelles on sculpte aisément des figurines de toute sorte, mais celui de la vieillesse est comme la pierre dure que l'on ne convertit en camée qu'avec des peines infinies. Un autre obstacle était le manque de livres et de professeur ; en attendant de pouvoir se procurer l'un et l'autre, mademoiselle de Roisé imagina d'y suppléer en interrogeant trois ou quatre heures par jour, tantôt Rachel, la plus intelligente des deux servantes, tantôt la noire Fatma ; elle leur montrait l'un après l'autre tous les objets qui lui tombaient sous la main, et inscrivait le nom arabe à côté du nom français pour se former un dictionnaire à son usage. Ce travail aride, l'habitude plus agréable d'une correspondance familière avec Elisabeth et avec plusieurs de ses amis, et les visites fréquentes de quelques officiers dont elle prenait les conseils et qui s'intéressaient à son dessein, ne l'empêchaient pas d'attendre avec impatience la réalisation des promesses du général en chef. Il était parti peu de jours après la visite de mademoiselle de Roisé pour soutenir Moustapha ben Omar, bey de Médéah, contre l'insurrection des tribus soulevées par Bou-Mezrag.

L'occupation française ne s'étendait alors qu'à un rayon de quelques lieues autour d'Alger ; l'ennemi veillait au delà, terrible et menaçant, toujours prêt à profiter d'une circonstance favorable pour assouvir sa soif de vengeance et s'aventurant même de temps en temps jusque dans le Sahel (banlieue de la ville), dont on ne parvenait à l'éloigner qu'au moyen de fréquentes reconnaissances.

L'incertitude où se trouvait le gouvernement de

Louis-Philippe sur le maintien de la paix en Europe l'avait porté à rappeler d'Afrique la plus grande partie de l'armée expéditionnaire; de sorte qu'elle se trouvait réduite à neuf ou dix mille hommes seulement, lorsqu'on envoya, pour la renforcer, près de deux mille volontaires parisiens qui, après avoir contribué à établir le gouvernement de Juillet, devenaient pour lui un sérieux embarras. Ils furent incorporés dans les zouaves, et ce fut avec ces soldats indisciplinés que le général dut entreprendre une seconde expédition sur Médéah. Les obstacles cependant furent moindres qu'on ne s'y était attendu : les Français entrèrent dans la ville après avoir dispersé, sans beaucoup d'efforts, une troupe de cavaliers qui cherchaient à leur barrer le passage ; mais en se reliant sur Alger, ils furent attaqués et poursuivis par quarante tribus à la fois ; une terreur panique s'empara d'eux et le désordre se mit dans leurs rangs. Cependant une charge glorieuse du commandant Duvivier à la tête des zouaves repoussa l'ennemi, et le général rentra à Alger, n'ayant que peu de soldats hors de combat, mais ayant perdu beaucoup du prestige de nos armes.

Cet échec et les critiques dont son administration était l'objet, lui firent prendre en dégoût son commandement, il demanda et obtint son rappel et quitta l'Afrique sans avoir pu rien faire pour mademoiselle de Roisé.

Gertrude ressentit une vive douleur de cette nouvelle déception, c'était son ancre d'espérance qui s'en allait à la dérive; elle ne connaissait nullement le duc de Rovigo, qui avait remplacé le général de Berthezène. Le nouveau gouverneur ne laissa dans Alger qu'une très-faible garnison, disséminant le reste de ses troupes dans les blockaus et les camps retranchés qui défendaient le rayon de cinq ou six lieues dont nous étions les maîtres autour d'Alger. Les officiers, anciens amis du lieutenant de Roisé, qui se faisaient un devoir et un plaisir d'entourer sa vieille tante de soins et de prévenances, furent ainsi éloignés de la ville, et elle demeura sans appui, seule avec son courage et sa confiance en Dieu.

IX

Pendant que mademoiselle de Roisé, désolée de son impuissance, cherchait, dans son esprit et dans son cœur, les meilleurs moyens de se renseigner sur le sort de son neveu : tantôt formant le projet insensé de s'aventurer elle-même au milieu des tribus arabes, tantôt concevant d'autres projets plus raisonnables, mais d'une bien longue exécution, la triste Elisabeth continuait à traîner dans le vieux château de Sancy une vie brisée dans sa fleur. L'intérêt qu'elle avait pris aux protégés de la tante Gertrude avait d'abord apporté quelques distractions dans sa monotone existence, elle était parvenue à bien placer le jeune couple et elle avait tenu elle-même sur les fonts baptismaux l'enfant de Pierre et de Javotte. C'était un beau garçon, bien robuste, à qui elle donna le nom de Victor, en mémoire de celui qu'elle ne cessait de pleurer. Elle s'était prise d'une vive affection pour ce petit être, qu'elle voyait croître sous ses yeux, | qui lui

souriait et lui tendait les bras dès qu'elle entrait dans la maisonnette; mais le vent du malheur souffla tout à coup sur le gentil ménage, le pauvre petit fut subitement emporté par des convulsions avant même d'avoir atteint son douzième mois, et, peu de temps après, la jeune mère mourut d'une fièvre maligne.

Ces événements eurent une fâcheuse influence sur la manière de vivre d'Elisabeth; le chagrin qu'elle en éprouva la fit malheureusement renoncer à donner elle-même des soins et des consolations aux malheureux, habitude charitable que mademoiselle de Roisé, guidée par sa sagesse et son expérience, avait voulu lui faire prendre. Sans doute sa bourse et son cœur étaient encore ouverts à tous ceux qui venaient la solliciter, mais elle ne voulait plus les voir de près, de peur de s'attacher à eux, comme elle s'était attachée à Javotte et à son fils. Si elle eût été pauvre, obligée de gagner sa vie par un travail assidu, cette obligation même eût fait à ses chagrins une diversion forcée; mais elle était riche, et sa mère lui épargnait jusqu'aux soucis du ménage, jusqu'à la fatigue de la surveillance domestique. Trop aimante pour chercher dans les plaisirs l'oubli de sa douleur, trop faible pour la surmonter, elle vivait dans les larmes, se plaignant sans cesse de son sort et de son malheur, sans songer combien de pauvres femmes avaient souffert tout ce qu'elle souffrait alors. A charge à elle-même, et aux autres peut-être, elle augmentait maintenant la tristesse de la maison, elle qui en avait été la joie par la douceur et l'aimabilité de son caractère.

Sa correspondance avec mademoiselle de Roisé, qui avait soutenu quelque temps son courage, devenait de moins en moins intime; Elisabeth s'étonnait de ce long mystère, de ces lettres qui lui arrivaient toujours par l'entremise du notaire, sans qu'elle pût savoir de quel point du globe elles lui étaient adressées; elle s'étonnait surtout de cette absence prolongée, sans qu'on lui en donnât d'autre motif, sinon que les affaires qui l'avaient nécessitée n'étaient point encore finies, et son ancienne amitié pour la tante Gertrude était sensiblement refroidie. La musique et le dessin, dont elle s'occupait volontiers jadis, avaient perdu tout leur charme, le piano demeurait muet dans un coin du salon; son crayon inhabile, qui avait vainement essayé de reproduire des traits chéris, avait été jeté au loin avec impatience; les petits ouvrages d'agrément, qui ont le mérite d'occuper les loisirs des femmes riches, et de leur fournir l'occasion d'envoyer un souvenir aimable à des parents ou à des amis, n'avaient plus pour elle aucun attrait; le dégoût de la vie s'emparait de ce pauvre cœur, et l'ennui, ce cancer rongeur des existences inutiles, l'envahissait chaque jour. Par sentiment religieux, elle aurait dû lutter et comprendre que, dans les grands malheurs, comme dans les petites peines, la soumission à la volonté de Dieu est le meilleur moyen de les diminuer. Mais la piété d'Elisabeth, quoique réelle et sincère, était faible et languissante, et il lui aurait fallu un peu de l'ardeur de sainte Thérèse pour triompher de tous ces lacs invisibles qui retenaient son âme captive dans la langueur et l'oisiveté. Sa santé déperissait à vue d'œil et devenait pour sa

pauvre mère un sujet de continuelles inquiétudes; son esprit semblait s'égarer dans ses souvenirs, et ses yeux erraient souvent dans l'espace, comme s'ils ne réfléchissaient plus les pensées et les désirs d'une âme intelligente.

Le retour de Ludovic, sur lequel madame d'Estemont fondait de grandes espérances, n'apporta qu'une courte joie à la triste Elisabeth : elle embrassa son frère en pleurant d'émotion, le supplia de ne plus la quitter, et parut prendre quelque plaisir au récit de ses voyages; mais elle retomba, dès le lendemain, dans cet état de stupeur qui semblait la menacer d'un mal plus terrible encore.

Cependant l'arrivée du jeune d'Estemont attirait au château plusieurs de ses anciens camarades; ils étaient tous d'intrépides chasseurs et de joyeux convives, Ludovic assurait avec confiance que leurs fréquentes visites ramèneraient la gaieté et feraient une heureuse diversion à la tristesse de sa sœur; mais la première fois qu'elle aperçut des étrangers dans le salon, elle s'enfuit aussitôt comme une biche effarouchée, et ne voulut jamais se mettre à table avec eux. Ce fut un nouveau chagrin pour madame d'Estemont, qui, malgré la prédilection que les mères éprouvent pour l'enfant infirme ou malheureux, sentait qu'elle ne devait point sacrifier ses fils à sa fille, et le priver du plaisir de recevoir ses amis; ils continuèrent donc à venir au château et à y dîner de temps en temps; ces jours-là madame de Roisé se faisait servir dans sa chambre, et ne descendait au salon que lorsqu'elle était bien sûre que les étrangers étaient partis.

Trois mois s'écoulèrent ainsi, sans que les prières de madame d'Estemont et de son fils pussent vaincre la répugnance de cette douce entêtée, que son instinct, plus que sa raison, éloignait des plus innocentes distractions.

Un jour que la pauvre veuve errait seule dans le parc, la tête inclinée vers la terre, les bras croisés sur sa poitrine, sans qu'on pût deviner quelles pensées s'agitaient dans son cerveau malade, un jeune chien, que son frère avait acheté depuis peu et qu'elle caressait quelquefois, la rejoignit en courant et se mit à mordiller le bas de sa robe et à japper joyeusement pour attirer son attention; mais Elisabeth ne remarquait point le pauvre Médor, et posa le pied sur sa patte. L'animal poussa un cri plaintif, qui émut la jeune femme; elle prit le petit chien dans ses bras et l'emporta au château pour panser sa patte malade. Au moment où elle entra dans le salon, un étranger était debout devant le portrait en pied du lieutenant de Roisé.

« C'est bien là le noble visage de mon ami, disait-il à Ludovic d'une voix émue et sans paraître remarquer l'arrivée de madame de Roisé.

— Vous le connaissiez donc, monsieur? dit Elisabeth, dont le premier mouvement avait été de fuir, mais qui s'arrêta comme apprivoisée par ces paroles sympathiques.

— C'était mon plus cher camarade! nous étions nés le même jour, nous habitions la même rue, et longtemps, peines et plaisirs, tout fut commun entre nous, continua l'étranger sans détourner du portrait son regard attendri.

— N'est-ce pas qu'il était bon et généreux? murmura Elisabeth, oubliant le chien qui glissa

sur le parquet, et se laissant tomber sur un fauteuil, les yeux fixés sur le portrait de son mari.

— Aussi bon qu'il était beau, madame, reprit l'inconnu; mais il faut, comme moi, avoir vécu dix ans de la même vie, dans les relations les plus intimes, pour connaître toutes les perfections de ce noble cœur.

— Ah! vous du moins vous comprenez ce que j'ai perdu! reprit Elisabeth en essuyant ses yeux humides de larmes, et vous ne vous étonnerez pas de ma douleur.

— Certainement non, répondit l'étranger en prenant un siège auprès d'elle, Victor méritait cet amour. Quel excellent ami! que de services il m'a rendus! que de punitions il m'a sauvées! que de fois il m'a défendu contre les agressions de méchants camarades!... Mais mon nom sans doute ne vous est pas inconnu, madame, je suis Léon Verdier.

— Je me le rappelle en effet, dit Elisabeth en recueillant ses souvenirs; mais parlons de lui! quand l'avez-vous quitté? où l'avez-vous vu pour la dernière fois?

Madame d'Estemont rentrait en ce moment, un sourire de satisfaction illumina son visage en voyant la conversation engagée entre sa fille et M. Verdier.

Ce jour-là, Elisabeth s'assit à la table de famille, quoique M. Verdier y fût invité; elle accepta même le bras de ce jeune homme pour passer de la salle à manger au salon, et lui offrit d'elle-même une tasse de café; c'était une immense victoire remportée sur sa sauvagerie. L'épreuve fut recommencée huit jours après, et elle réussit au gré de tous les désirs. Léon Verdier entretenait encore madame de Roisé des belles qualités de son mari, et lui raconta maints tours d'écoliers, dans lesquels Victor avait joué le premier rôle. C'était un habile homme que ce M. Verdier, il avait l'art de deviner la corde sensible de ceux qui l'écoutaient et de la faire vibrer à propos; sa voix flexible trouvait des accents émus pour peindre les doux sentiments, et ses yeux savaient s'animer au besoin du feu sacré de l'enthousiasme. Peu favorisé de la fortune, il rachetait ce désavantage par les charmes d'un esprit souple et insinuant, d'un caractère facile et d'un extérieur agréable. Quoique plus âgé de dix ans que Ludovic d'Estemont, il s'était lié avec lui d'une étroite amitié, partageant ses goûts de chasse, de chiens et de chevaux; il avait su se rendre agréable à la jeune veuve, en flattant sa douleur et en lui faisant l'éloge de son mari; il avait conquis l'affection de madame d'Estemont par ses attentions délicates pour Elisabeth et par le soin qu'il prenait de l'amuser et de la distraire; aussi devint-il bientôt l'hôte indispensable de Sancy, l'ami intime de toute la famille.

Grâce à ses sollicitations, le piano retentit encore de temps en temps sous les doigts amaigris de madame de Roisé, qui chanta bientôt de sa douce voix une romance de la composition de M. Verdier, célébrant les hauts faits du jeune lieutenant.

Cependant les lettres de mademoiselle de Roisé devenaient de plus en plus rares; mais on s'était habitué à son silence, et l'on espérait à peine son retour. Elisabeth ne lui écrivait presque plus, soit

qu'elle lui gardât rancune de son absence prolongée, soit qu'elle ne trouvât plus dans son cœur cette douce confiance qui est l'aliment naturel d'une correspondance intime. M. Verdier avait remplacé la tante Gertrude dans le rôle de confident; il écoutait avec la même complaisance les plaintes mille fois répétées, il cherchait comme elle des moyens de distraction, et sa conversation était plus amusante encore; mais peut-être son amitié était-elle moins désintéressée. C'était le sentiment des habitants d'Evaux, qui, en voyant ce jeune homme si assidu auprès de la famille d'Estemont, ne tardèrent pas à supposer qu'il visait à succéder à son ancien ami. L'exception qu'Elisabeth faisait pour lui seul en recevant ses visites et l'amitié qu'elle lui témoignait accréditèrent le bruit qu'elle n'était pas insensible à sa recherche. — Plusieurs paris avaient été ouverts dans la ville, les uns pour, les autres contre le prochain mariage de la jeune veuve. Madame d'Estemont elle-même, qui avait d'abord repoussé avec indignation les insinuations de ses amis à ce sujet, avait fini par s'approprier à cette idée, se disant qu'après tout, mieux vaudrait pour Elisabeth un second mariage qu'une vie passée dans les larmes ou une mort prématurée; elle essaya plusieurs fois de sonder le cœur de la jeune femme et de provoquer ses confidences, mais celle-ci ne comprenait point l'intention de sa mère. Rien dans les discours ni dans la conduite de M. Verdier n'avait été de nature à lui faire deviner de secrètes intentions, il continuait auprès d'elle son rôle de consolateur, sans qu'un mot indiscret, sans qu'une parole trop tendre trahit d'autres projets; il eut même l'habileté d'amener madame d'Estemont à prendre l'initiative dans cette grande affaire et à lui offrir en quelque sorte la main d'Elisabeth. Quel autre plus que lui pouvait la rendre heureuse! n'était-ce pas à ses soins assidus que l'on devait déjà l'amélioration de sa santé? Il est vrai qu'elle ne pourrait probablement jamais avoir pour un second mari l'excessive tendresse qu'elle portait au premier, mais un homme raisonnable pourrait aisément se contenter à moins.

C'est ainsi que la pauvre mère, dans son désir extrême d'assurer un protecteur à son enfant, allait au-devant de toutes les objections et favorisait de tout son pouvoir les espérances de M. Verdier, qu'elle trouvait trop circonspect et trop timide. Celui-ci n'avait pas besoin de tant d'encouragements; madame de Roisé lui avait plu tout d'abord par sa douceur, sa jeunesse et sa bonté; puis il était très-sensible aux avantages d'une dot douze ou quinze fois plus considérable que son propre patrimoine, et il se promettait bien de ne point laisser échapper une si belle fortune. La jeune femme l'accueillait avec un plaisir véritable, et il ne désespérait pas de lui faire un jour oublier l'ami qui lui avait servi de passeport auprès d'elle; mais le moment n'était pas encore venu, et en habile diplomate, il évitait avec soin tout ce qui pourrait effaroucher la jolie veuve; il cherchait à gagner du terrain peu à peu et à se rendre indispensable. Cependant la vive tendresse de madame d'Estemont n'admettait point ces attermoiements; c'était un grand sacrifice qu'elle avait fait des opinions de sa vie entière que de se résoudre à pousser

sa fille à un second mariage; mais, une fois ce parti pris, elle aurait voulu ne pas perdre un instant pour le mettre à exécution. Depuis plus de deux ans déjà le voile des veuves couvrait le front d'Elisabeth, et la soie ne remplaçait pas encore la laine noire, et la plus simple dentelle n'avait point encore égayé les crêpes de sa coiffure. Madame d'Estemont avait pensé depuis longtemps à éclaircir un peu cette lugubre toilette; une charmante robe de demi-deuil et un chapeau de paille, garni de rubans violets expédiés de Paris avaient été déposés un beau matin sur le lit de madame de Roisé; la jeune femme avait admiré l'un et l'autre avec cette complaisance que les filles d'Eve ont toujours pour les ajustements de toute sorte; mais la robe et le chapeau n'avaient point encore quitté l'armoire où ils avaient été renfermés. Leur exhibition avait été reculée de mois en mois, de semaine en semaine. Elisabeth avait d'abord fixé le jour de Pâques pour celui où elle quitterait le grand deuil, puis elle avait reculé jusqu'à la Pentecôte, et, quand cette fête était venue, elle avait trouvé je ne sais quelle raison pour retarder encore. Enfin l'on était au 4 juin, Elisabeth entra ce jour-là dans sa vingtième année, madame d'Estemont lui avait ménagé la surprise d'un piano tout neuf que M. Verdier devait venir essayer; la tendre mère résolut de profiter de cette circonstance pour décider sa fille à quitter le grand deuil; elle alla de bon matin la trouver dans son appartement, pensant la surprendre encore au lit. La fenêtre entr'ouverte laissait pénétrer à grands flots les douces senteurs du parterre; les premiers rayons du soleil brillaient sur les vases de porcelaine dorée et sur les tentures de soie, mais l'oiseau de cette charmante cage était déjà envolé, peut-être ne le reverrait-on point avant l'heure du repas, comme cela arrivait bien souvent, et il serait trop tard alors pour faire toilette.

Dans l'endroit le plus solitaire du parc, se trouvait la chapelle que mademoiselle de Roisé avait jadis relevée de ses ruines; de jeunes cypres, des saules aux longs rameaux croissaient maintenant tout autour, elle était devenue comme un monument funéraire consacré à la mémoire de Victor. Madame d'Estemont eut le pressentiment que sa fille ne s'était levée si matin que pour s'y rendre sans témoins; elle se dirigea donc vers la chapelle. L'unique porte qui y donnait entrée n'était fermée qu'au loquet, madame d'Estemont l'ouvrit sans bruit, et aperçut la blanche figure d'Elisabeth qui ressortait au milieu des sombres tentures, dont les murs étaient revêtus, comme un lis au milieu des cypres. La jeune femme était agenouillée au pied de l'autel, et de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine oppressée.

« Non, mon ami, mon bien-aimé, disait-elle à demi-voix, Dieu m'est témoin que ni l'absence ni la mort ne t'ont banni de mon cœur; mais où es-tu maintenant? Penses-tu toujours à ta pauvre Elisabeth? M'entends-tu de ce séjour de gloire où ton âme immortelle s'est sans doute envolée? Combien de fois t'ai-je conjuré, ombre chérie, d'apparaître au milieu de la nuit à mes yeux fatigués de larmes; je suis faible d'esprit et de corps, mais que je te voie un seul instant, et je trouverai du courage

pour lutter contre tous ceux qui veulent que je l'oublie, contre mon propre cœur peut-être. O mon Dieu, c'est vous qui l'avez dit, l'amour est plus fort que la mort et vous savez si je l'aimais !... mon Dieu, mon Dieu, soutenez ma faiblesse, mon Dieu ! ayez pitié de votre pauvre créature ! »

Madame d'Estemont n'avait pas besoin d'en entendre davantage, elle se croyait sûre maintenant qu'Elisabeth se rattachait avec désespoir à ses anciens souvenirs, à cette douleur qu'elle avait crue éternelle ; qu'elle gémissait sur cette fragilité du cœur humain qui, sans le secours d'en haut, ne

saurait rien asseoir sur une base inébranlable, pas même son amour, pas même ses regrets. Elle se retira donc sur la pointe du pied sans avoir été aperçue, et, devenue cruelle à force de tendresse, elle se réjouit intérieurement de ces plaintes qu'elle avait surprises et qui lui paraissaient de bon augure, et elle ne douta plus que les soins de M. Verdier ne parvinssent à triompher de la douleur de sa fille.

Comtesse DE LA ROCHERE.

(La suite au prochain Numéro.)

LES VIOLETTES

Charmant bouquet de violettes,
De tes mignonnes cassolettes
S'exhale un regret, un désir.
Simples fleurs couleur d'améthyste,
J'aime votre robe un peu triste,
Demi-deuil et demi-plaisir.

Vous m'avez, en votre langage,
Parlé du petit coin sauvage
Où vous naquîtes un matin ;
Où la mousse épaisse et discrète
Cachait, même aux yeux du poète,
Votre doux regard incertain.

Et votre voix était si tendre
Que j'aurais bien voulu vous rendre
Votre cher paradis perdu !
L'air pur et le chant des fauvettes,
Et la lumière, et sur vos têtes,
Le toit de feuilles étendu.

Fortes cependant bien qu'atteintes,
Vous retenez vos fraîches teintes,
Votre grâce et votre beauté,
Comme ces âmes résignées,
Qui, de souffrances imprégnées,
Conservent leur sérénité !

P. KLEIN.

REVUE MUSICALE

FIOR D'ALIZA

LIEDER

De M. Georges Bizet, sur des stances de Méry.

CONCERTS DE LA SAISON.



EST sur le poème de M. de Lamartine, car nous ne saurions appeler roman l'élégie à laquelle l'illustre auteur a donné le nom poétique de *Fior d'Aliza*, que M. Victor Massé a composé son dernier opéra comique.

La partie descriptive, qui trouve une si large place dans la plupart des œuvres du poète des *Méditations*, ne peut se reproduire dans un ouvrage destiné au théâtre. M. de Lamartine, cet admirable musicien de la parole, fait un livre avec le nuage qui passe, l'oiseau qui chante, le vent qui souffle, le ruisseau qui murmure, le soleil qui se voile à l'horizon. Ses figures sont des ombres diaphanes, ses sentiments des élans extatiques vers le cœur ou vers le ciel. Il était donc bien difficile de créer un drame intéressant avec cette étoile nébuleuse qui a nom *Fior d'Aliza*. Disons à la louange de M. Michel Carré, l'intelligent auteur du libretto, que, jusqu'à un certain point, il est presque parvenu à ce résultat impossible. Il a su donner un corps à une vapeur, et des passions à un rêve. Mais que de délicatesse de toucher il a fallu pour résoudre le problème sans enlever la grâce de l'œuvre primitive ! quelques pétales se sont effeuillés sous ses doigts, il est vrai, mais la fleur est restée pure et l'on en aspire encore avec joie le suave parfum. Ce que nous pouvons constater dans l'ouvrage nouveau, c'est qu'il contient les éléments de l'élévation et du bon goût qu'on rencontre si rarement par le temps qui court.

Depuis 1860, M. Victor Massé dirige les chœurs de l'Opéra. C'est là une bonne école pour le compositeur. Mis chaque jour en contact avec les plus grands chefs-d'œuvre de l'art, son talent s'y est mûri, a pris du nerf et de l'ampleur ; aussi a-t-on peine à reconnaître, dans la nouvelle partition, la main qui a écrit avec tant d'élégance vive et pimpante les *Noces de Jeannette*. M. Massé peut et doit aborder dès aujourd'hui les grandes scènes lyriques auxquelles son talent lui donne droit de prétendre.

L'ouverture de *Fior d'Aliza* est d'une très-belle

facture. L'andante se fait remarquer par un solo qu'on retrouve plus loin dans une romance interprétée par Achard. La saltarelle, déjà si connue et appréciée à juste titre, que chante madame Duprez, sert de motif à un allégre brillant.

C'est une chanson dialoguée qui commence le premier acte :

Puis vient un joli duo :

La main dans la main,

qui est plein de grâce naïve. Achard chante avec un profond sentiment une romance enveloppée d'harmonies délicieuses, au milieu desquelles se détache une cadence en *sol* d'un effet charmant et nouveau. On remarque aussi un quintette :

O vieux châtaignier !

où les voix sont si bien fondues et dont le rythme est si heureux, que le public l'a fait répéter deux fois. Un grand final dramatique et mouvementé termine le premier acte.

Le deuxième acte commence par un andante que madame Vandenheuve-Duprez a dit avec une grande pureté de style. Il y a un peu plus loin un effet d'orchestre *pianissimo* qui a été très-apprécié. Cet acte, fort court d'ailleurs, finit par un très-beau quatuor. Madame Duprez fatiguée, sans doute, par les représentations multipliées de l'ouvrage, ne nous a pas semblé, le jour où nous l'avons entendue, dans toute la plénitude de sa voix ; mais sa méthode, son âme et son énergie n'ont pas failli et le charme a remplacé la puissance qui lui manquait. Il y a beaucoup d'animation et de gaieté dans le troisième acte. Des paysans, revenant du marché où ils ont fait de bonnes recettes, entonnent un chœur plein de verve joyeuse. *Un Noël* en accords parfaits, chanté par madame Duprez, et un grand ensemble en *mi* majeur qui commence dans la coulisse et se termine sur la scène, par un formidable fortissimo, sert de finale à cette partie de l'ouvrage. Madame Duprez a déployé dans la scène qui précède ce dernier morceau, cette admirable science du récitatif qui appartient à l'école de son père.

Nous devons signaler dans le quatrième tableau, la saltarelle en *la* mineur, chantée avec un élan indescriptible. Citons aussi la belle phrase du duo qu'on a applaudi entre Jeronimo et Fior d'Aliza.

Ce cinquième tableau commence par une chanson, devenue presque populaire déjà, et parfaitement dite par madame Galli-Marié :

Ma mère était bohémienne ;
Mon père, que chacun maudit,
Dans les marennes de Sienne
Était bandit.

Dans le courant de cette chanson vive et légère, se trouve une phrase charmante, en majeur :

Par les prés et les bois qu'il est doux de courir !

Cette mélodie, pleine d'originalité, a été redemandée par l'auditoire.

Une phrase du rôle d'Achard :

O gentille colombe blanche !

Puis une marche funèbre dont le motif revient plusieurs fois et est suivi d'un finale sur ces deux vers :

De nos cimes brisées
Que ton cœur se souvienne,

terminent ce tableau.

Dans l'entr'acte on a fort applaudi un motif que chantent les violoncelles sur la chanterelle, les violons sur la quatrième corde, et qui est accompagné par les trombones, les cornets, les bassons et les contrebasses.

Le dernier acte débute par la romance du ténor en ré mineur dont le refrain est en ré majeur. Vient ensuite une belle phrase chantée par Crosti :

Enfants, courbez la tête
Et ployez les genoux.

Puis un duo d'une excellente facture où se trouve une pédale sur trois notes dont l'effet a paru très-original. Tels sont les éléments principaux de l'ouvrage.

M. Georges Bizet, dont les succès comme pianiste et compositeur sont connus au Conservatoire et dans le monde musical, a fait paraître, il y a quelque temps, les *Chants du Rhin*, lieder, pour piano, qui forment un recueil complet.

C'est à la verve poétique de Méry que sont dues les stances sur lesquelles M. Bizet a brodé d'excellente musique.

PRÉLUDE

Le Rhin est ce beau fleuve où chaque promontoire
A gravé sur le roc sa fable ou son histoire ;
Le Rhin parle : il raconte avec sa grande voix
Les drames ténébreux et les exploits sublimes
Autrefois accomplis, au fond de ses abîmes,
Au soleil de ses tours, à l'ombre de ses bois.

Le Rhin prend tous les tons, joyeux, légers ou graves,
Pour chanter les jardins, les vignes, les Burgraves ;
Ses accords naturels suivent la loi de l'art :
Dans ses golfes d'azur, où les aigles vont boire,
Dans les nefs de ses bois, divin conservatoire,
Il créa Gluck, Weber, Beethoven et Mozart.

Il n'est pas étonnant que cette poésie colorée et vigoureuse ait inspiré le talent déjà si remarquable de notre jeune compositeur.

Disons à présent quelques mots des concerts.

Le salon Orfila s'est enfin rouvert à la musique, selon le vœu de la si regrettée madame Orfila. Il y a quelque temps, les habitués de ce salon, dilettante par excellence, se trouvaient réunis de nouveau, à leur très-grande satisfaction. Madame Cabel, étincelante de voix et de verve, MM. Delle-Sedie, Agnesi, Jules Lefort, mademoiselle Astier, le piano de Georges Mathias et les chansons de Gustave Nadaud ont défrayé un programme vraiment royal. Et chacun de ces artistes, après avoir payé de sa personne, se faisait dilettante à son tour en applaudissant aux succès de ses camarades. C'est ainsi que nous avons entendu Agnesi, superbe dans l'air de *Mometto*, proclamer Jules Lefort le Delle-Sedie français. Le fait est que Jules Lefort a chanté avec la pureté d'expression de notre grand chanteur italien : les *Chansons d'Amour*, de Membree, *l'Hôteesse Arabe*, de Vaucorbeil, et *l'Insomnie*, de Nadaud.

Mademoiselle Astier est une jeune et charmante blonde à qui madame Cabel a montré le chemin du succès. Quant à Georges Mathias, selon l'expression de madame Massart, qui s'y connaît, il a été merveilleux de style et d'exécution dans ses études, comme dans son délicieux *Caprice-Pastoral*. La soirée s'était ouverte par la *Marche chinoise* et la *Marche mauresque*, de G. Mathias, exécutées par l'auteur et son intelligent élève Pugno ; elle s'est terminée par les chansons de Nadaud : *Ma Maison*, le *Prince indien*, les *Chaussettes*, et le *Fantassin*, qui ont fait littéralement furor. Puis monsieur et madame Orfila ont donné un prochain rendez-vous à leur auditoire, qui brillait, comme par le passé, en illustrations de tout genre.

Chaque semaine, le jeudi, mademoiselle Mosneron, qui habite la maison Orfila, reçoit aussi les anciens habitués de ce même salon voué à la musique. Là, les programmes s'improvisent dans l'intimité ; les amateurs succèdent aux artistes, et souvent au plus grand honneur de l'art. Il semble, en vérité, que, dans la maison Orfila, l'atmosphère soit comme imprégnée de musique.

L'Association des artistes musiciens a célébré la fête de la *Purification*, en faisant exécuter une messe solennelle à grand orchestre avec soli et chœurs, composée par M. Alexandre Leprévost, organiste à Saint-Roch. Cette messe, dans laquelle se trouvent de fort beaux passages, est une œuvre de grande valeur. Le *Kirie* est mélodieux ; le *Gloria*, qui commence magistralement, et au milieu duquel il y a une rentrée d'un bel effet par les instruments de cuivre, a surtout été remarqué de l'auditoire. Le *Credo* débute par un plain-chant large et sévère ; ce choral est reproduit dans le courant du morceau, et double de puissance par l'unisson des voix et de l'orchestre. L'*Ave Maria*, composé par M. Leprévost et chanté par madame Lefebvre-Wély, avec accompagnement d'orgue, cor et harpe, est une belle mélodie religieuse parfaitement écrite. Somme toute, cette œuvre fait le plus grand honneur à M. Leprévost, justement apprécié déjà par ses nombreuses compositions religieuses, et qui dirigeait lui-même l'exécution.

Dans deux séances à grand orchestre, M. Pasdeloup nous a donné des morceaux que le public a très-sympathiquement accueillis, et que, certes, un aréopage officiel eût repoussés à l'avance avec une impo-
sante unanimité; Je veux parler de l'introduction de *Lohengrin*, de Wagner, et des fragments de la symphonie *Fœdan*, de Rubinstein. Déjà une première fois, M. Pasdeloup avait hasardé *l'adagio* de cette symphonie. Le public, un peu surpris de la nouveauté des formes, avait applaudi sans grand enthousiasme; à la seconde audition, il a paru entrer plus avant dans la pensée du jeune maître, et s'associer à sa conception grandiose.

Cette page est vraiment belle. Je ne veux pas dire que la pensée en soit bien originale et bien profonde. M. Rubinstein n'est pas encore un créateur; son esprit se débat toujours sous les influences diverses des maîtres qui l'ont inspiré; mais il a le style large et ferme, il sait beaucoup, sans que la science l'enlève jamais et le gouverne. Il touche à l'heure enfin où il sera un maître à son tour. Beethoven, Schumann, Wagner, ont été visiblement ses patrons préférés. Je ne sais pourtant quel souffle du Nord court à travers son œuvre et l'imprègne d'une senteur qui n'appartient qu'à lui.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.



NOTRE réunion avait lieu ce jour-là chez Lucie et Marie.

Je ne sais si c'était le temps triste, froid, gris, entremêlé de pâle soleil et de furieuses giboulées qui exerçait son influence sur nous; toujours est-il que notre conversation, si gaie, si animée d'ordinaire, languissait beaucoup, et que toutes, plus ou moins, nous nous sentions des dispositions à la taciturnité.

« Ah! ça, s'écria soudain notre remuante Marie, ennuyée d'avoir fait presque seule jusque-là les frais de la causerie, vous êtes de vrais bonnets de nuit! il n'y a pas moyen de vous arracher une parole. Avez-vous fait vœu de silence pour aujourd'hui, ou bien est-ce une gageure?... »

— Une gageure, répéta languissamment Thérèse, qui, si elle parlait peu, travaillait beaucoup; et à quel propos?

— Que sais-je moi? Pour prouver peut-être à certaines mauvaises langues que les femmes ne sont pas aussi bavardes qu'on le prétend, puisque six jeunes filles, réunies et libres de leurs paroles, peuvent demeurer une après-midi entière sans prononcer plus de trois mots.

— S'il y avait gageure, il y a longtemps, ma chère, que tu nous aurais fait perdre, car en voilà plus de cent que tu débilites en moins de dix minutes, répliqua gaiement sa sœur.

— C'est parce que je trouve que rien n'aide au travail comme le mouvement simultané de l'aiguille et de la langue.

— Tu nous en donnes, en effet, la preuve, fit ob-

server malicieusement Lucie en nous montrant, avec un joyeux éclat de rire, la brassière entreprise par Marie au commencement de la séance.

— A qui la faute? riposta vivement Marie, qui pourtant ne se fâcha pas, bien qu'elle en eût un peu envie. — A qui la faute, si je n'ai rien fait? à vous seules qui, au lieu de me laisser travailler comme une autre, m'obligez à parler pour six!

— Oh!... nous t'obligeons!.....

— Votre sœur n'a pas tout à fait tort, Lucie. Nous ne sommes pas ici pour méditer chacune de notre côté sur les vicissitudes de la vie humaine ou sur nos péchés passés. Nous devons nous égayer les unes par les autres, et payer mutuellement notre petit écot d'amabilité et... de paroles, puisque, selon Marie, le mouvement des lèvres active le mouvement de l'aiguille.

— Eh bien parle, Adrienne! toi qui as si bien commencé!

— C'est cela, causons!

— Allons, Adrienne.....

— Que voulez-vous que je vous dise?

— Bon, voilà!... s'écria Marie, toutes les fois qu'on commence une conversation par ces mots *causons*, on est sûr qu'elle va tomber à plat! Vous allez voir que ce sera moi qui devrai encore faire les frais pour les remettre en train!

— C'est ton devoir de maîtresse de maison, chérie, fit en souriant mademoiselle Berthe.

— Et son plaisir aussi, sois tranquille, Berthe! affirma Lucie.

— Allons, dit Marie sans paraître avoir entendu

sa sœur, je me dévoue, car, en vérité, vous êtes toutes enguignonnées aujourd'hui! Voulez-vous que je vous raconte un joli trait dont nous avons été dernièrement les témoins?

— Oui?

— Eh bien! écoutez! l'orateur commence. »

La folle toussa, se moucha, s'agita sur sa chaise, puis, reprenant son aiguille qu'elle tira cette fois avec ardeur — sans doute pour appuyer son assertion précédente — elle reprit :

« Vous connaissez toutes la grosse Adélaïde, cette fidèle cuisinière, qui, après être restée quinze ans chez notre grand-père, se dévoua dix ans à soigner notre pauvre tante Suzanne, et passa, après sa mort, au service de maman, qui la destina plus tard au nôtre... un meuble de famille, enfin!... Eh bien, Aspasia, la fille d'Adélaïde — une gentille et habile repasseuse que vous avez vue souvent ici, — s'est mariée, quelques jours avant l'ouverture du Carême, avec un ouvrier du quartier Saint-Antoine, garçon honnête, actif, laborieux, rangé, plein d'excellentes qualités, mais fort au-dessous de sa femme comme instruction; ce qui m'inquiétait un peu, je l'avoue, pour le bonheur futur d'Aspasia.

— Ici, mesdemoiselles, interrompit Lucie, j'ouvrirai une parenthèse pour vous faire remarquer que la savante repasseuse en question est l'élève de Marie...

— Si tu vas commencer à railler, je ne souffle plus mot! s'écria cette dernière. Cependant elle reprit : Aspasia, comme je vous l'ai dit, — au fait, vous l'ai-je dit, mesdemoiselles? — Aspasia est née dans notre famille, y a été élevée... De sorte que notre mère, qui lui porte un vif intérêt, nous permit d'assister à son modeste mariage. A la mairie, quand le moment fut venu pour les époux de signer sur le registre municipal, le futur remplaça son nom par une croix, et même par une croix un peu tortue! c'était tout ce qu'il savait faire en écriture. Sa petite femme, timide — et charmante dans la robe blanche que ma sœur et moi lui avions confectionnée, — rougit beaucoup à cet acte inattendu; mais, se remettant aussitôt, elle s'avança avec fermeté et apposa à son tour, une croix à côté de celle que venait de tracer son mari. — Pourquoi donc n'as-tu pas signé? lui demandai-je très-surprise, quand elle se retrouva près de moi. — « Hélas! mademoiselle, me répondit la chère enfant, pouvais-je faire sentir à mon mari son ignorance? Oh! dès demain, je veux lui enseigner tout ce que j'ai appris grâce à vos bontés! » Je lui serrai la main bien émue, et me reprochant vivement de n'avoir pas compris du premier coup cette délicate abnégation dont ma mère et ma sœur furent aussi touchées que moi.

— Je le crois bien, déclara avec élan Adrienne, et, dès demain, je donne ma pratique à cette aimable Aspasia!

— Moi aussi, continua Thérèse.

— Je solliciterai de maman la permission d'en faire autant, ajouta mademoiselle Berthe presque en même temps que moi.

— Quelle avalanche de pratiques! s'écria joyeusement Marie. Aspasia n'y pourra jamais suffire, mais qu'elle sera heureuse!... Ai-je eu une bonne idée de vous raconter cette anecdote pour soutenir la conversation?

— Et l'éducation du mari est-elle commencée? demanda Thérèse.

— Il sait déjà presque lire, répondit Marie triomphante. »

A partir de ce moment, notre causerie ne languit plus. La pensée de contribuer chacune, selon nos petits moyens, au bien-être de cet intéressant ménage, nous avait tirées de notre engourdissement. Non-seulement nous n'étions plus silencieuses, mais nous parlions toutes à la fois... si bien que Marie, maintenant, se désespérait de ne plus trouver à placer une parole : Thérèse babillait, à droite, avec Adrienne; Lucie, à gauche, avec moi; mademoiselle Berthe disait ses admirations et ses promenades à travers ce beau Paris où tout était nouveau pour elle. Il n'y avait pas moyen de s'entendre.

Ce fut enfin la voix de mademoiselle Berthe qui prit le dessus : elle avait visité, la veille, avec tant de plaisir, le musée instrumental du Conservatoire (1) qu'elle nous engageait toutes à en faire autant. Notre gentille provinciale avait vu là tous les instruments de musique possibles : instruments étrangers, instruments anciens, instruments modernes, instruments historiques : lyres, mandores, théorbes, tympanons, serpents, guitares, violes, flûtes, épinettes, clavecins, musettes... Elle avait touché la harpe de l'infortunée princesse de Lamballe; regardé une vielle ayant appartenu à Henri IV, un clavecin venant de madame de Maintenon, après avoir été fabriqué pour une des filles de Marie de Médicis, un piano sur lequel Boieldieu composa peut-être sa *Dame Blanche*, les violons enfin que Baillot et Habeneck léguèrent au Conservatoire.

Rien de plus curieux et de plus intéressant que ce musée peu connu jusqu'ici, conclut mademoiselle Berthe, surtout pour une personne qui s'occupe de musique.

— Vous êtes musicienne, mademoiselle? demanda, à ce propos Adrienne.

— Un peu, madame, comme tout le monde... lui fut-il modestement répondu.

— Comme tout le monde! exclama notre Marie, qui trouvait enfin moyen de glisser sa petite phrase, comme tout le monde!... Est-il permis de se calomnier ainsi?

— Il est certain, Berthe, que ton joli talent est moins commun que tu ne le penses, ajouta Lucie.

— Oh! joli talent, méchante! interrompit mademoiselle Berthe rougissante.

— Le piano est ouvert, joue ce que tu voudras à ces demoiselles; elles verront si c'est par méchanceté que j'ai parlé ainsi, répliqua tranquillement Lucie.

— Je ne demande pas mieux, j'en appelle à leur justice! »

Et mademoiselle Berthe, sans se faire prier davantage, s'assit avec une simplicité charmante devant le clavier sur lequel elle laissa courir ses petites mains agiles; elle tâta son terrain avant de commencer.

Ces quelques notes, sans la moindre prétention à

(1) Ce musée, ouvert en 1864 seulement, a eu pour fondement une collection d'instruments faite par M. Clapissou et achetée par le ministre des beaux-arts, qui l'a installée avec autant de luxe que de goût dans les nouveaux locaux de la Bibliothèque du Conservatoire.

l'effet, nous avaient toutes captivées... Ce fut bien autre chose quand notre nouvelle amie eût exécuté avec un goût exquis et des doigts de *velours*, — je ne trouve pas d'autre expression pour peindre l'impression que je ressentis — un petit morceau plein d'âme et d'originalité bien qu'il ne renfermât aucune difficulté sérieuse.

» Encore, encore! nous écriâmes-nous d'une commune voix.

— Je donnerais beaucoup pour que ma cousine Valentine entendit mademoiselle, ne put s'empêcher de dire la bonne Adrienne qui, se reprochant aussitôt cette espèce de blâme indirect, s'empressa d'ajouter: « Après cela, tout le monde ne naît pas artiste!... »

— Artiste!... mais je le suis moins que personne, chère madame, protesta vivement Berthe; j'aime la musique et c'est tout.

— Il ne suffit pas d'aimer la musique pour exécuter comme tu le fais, ma bonne.

— Ah! dam, j'ai eu de nombreuses leçons et un excellent professeur! Est-ce donc là un mérite?

— Vous en avez un que vous paraissez complètement ignorer, mademoiselle, et qui est pourtant bien grand à nos yeux, dit Adrienne; c'est l'extrême modestie qui vous fait douter de votre talent.

— Et si tu savais, Adrienne, comme elle déchiffre, comme elle chante!

— Vous chantez? fit avec intérêt Thérèse.

— Encore mieux que toi, ma petite fauvette!

— Oh! alors quelque chose, je vous prie, mademoiselle, demanda sans la moindre jalousie d'amateur notre aimable Thérèse. Tenez, cette romance de Grisar, que le *Journal du Dimanche* vient de nous donner et que j'estrope si bien. Ce sera une leçon pour moi; elle est si fraîche de paroles et de musique, cette romance!

— Oui, mais après tu nous chanteras *le Rire*, Berthe? c'est ma passion, tu le sais, et il semble fait tout exprès pour ta voix légère.

— *Le Rire*, ce joli chant d'Henrion que nous devons aussi à Jeanne?

— Oh! pas à moi, mesdemoiselles, mais à votre journal qui est bien heureux de votre approbation, je vous assure. Ainsi vous trouvez notre musique digne de vous? ajoutai-je radieuse, vous êtes contentes?

— Enchantées, chère petite, et nous t'en sommes mille fois reconnaissantes. Les deux dernières romances, surtout, sont de vraies perles.

— Et le duettino de Nicolo, et la sonate de Scarlatti, et l'air varié de Haendel?

— Ah! ceux-là, des diamants appréciés de vieille date! Mais, chut! voilà Berthe qui commence.

Lorsque notre petite virtuose eut fini au milieu d'une salve d'applaudissements, il fallut que chacune de nous lui donnât, à son tour, l'échantillon de son savoir-faire; notre réunion de travail s'était transformée en concours.

Tout entières à notre musique, nous n'avions pas remarqué que la maîtresse de la maison, accompagnée d'une de ses parentes, dame fort aimable et fort sensée — que nous avions en haute estime et que Marie, sa filleule, affectionnait tout particulièrement — étaient entrées dans le salon sur la pointe du pied et nous écoutaient depuis un instant.

Nous nous étions toutes exécutées, (*exécutées* est bien le mot pour la plupart d'entre nous!) il ne restait plus que Marie à entendre, mais elle s'y refusa.

« Oh! moi, dit-elle, je ne suis pas de force. Rien ne m'ennuie comme d'étudier mon piano, aussi je me borne à jouer des quadrilles. On est toujours assez avancée pour cela, ça ne tire pas à conséquence!

— C'est ce qui te trompe, ma chère enfant, répondit sa marraine, apparaissant alors à notre grand étonnement, tout tire à conséquence chez une jeune fille, même la contredanse qu'elle joue...

— Comment cela, marraine?

— Écoute ce qu'a dit à ce sujet une femme très-spirituelle que vous connaissez toutes, madame de Girardin.

Et la marraine de Marie, tirant du petit sac à ouvrage qu'elle portait, un volume des *Lettres parisiennes*, lut à haute voix et non sans un peu de malice la page suivante:

« O vous, cœurs sensibles qui rêvez au choix d'une compagne, ne vous décidez jamais, jamais sans avoir tenté l'épreuve de la contredanse! tout votre avenir en dépend peut-être... mais ne confondez pas, il ne s'agit pas de la contredanse qu'on danse, mais de la contredanse qu'on joue. Ordinairement, ce sont les jeunes filles qui tiennent le piano, regardez-les bien, observez-les bien, et confiez sans hésiter votre bonheur à celle qui aura le plus parfaitement joué son quadrille. — Mademoiselle de B... a du talent; ses doigts sont brillants, elle est très-bonne musicienne, mais elle est étourdie; elle joue vite, par complaisance, c'est-à-dire très-mal; c'est une tête légère; cette femme-là ne vous convient pas. — Sa sœur a plus de sang-froid, mais on voit que tout l'ennuie; elle joue lentement, sans intelligence; c'est une grande paresseuse qui vous ennuiera. — Mademoiselle P... tape, tape... elle va casser le piano... elle joue avec beaucoup de prétention et pas du tout en mesure; c'est une petite sottise qui se croit tous les talents, fuyez-la bien vite. — Mademoiselle de X. vient de jouer un quadrille dans la perfection. Quel goût! quel style! quelle pureté de sons! c'est une personne très-distinguée; mais c'est pour elle, pour se faire valoir qu'elle a joué; elle s'est fort peu inquiétée des danseurs; elle a répété deux fois la pastourelle, et puis, distraite par ses propres succès, croyant la figure achevée, elle s'est interrompue subitement en laissant tous les danseurs le pied en l'air, ce qui est fort désagréable. Je crains que M^{lle} de X. ne soit une personne un peu égoïste, et je vous conseille de ne pas vous attacher à elle. — Mais voilà une jeune fille bien jolie qui vient s'asseoir au piano, écoutons: son jeu, qui ne cherche point à être brillant, trahit un véritable talent. Bien, très-bien!... de la douceur, de la fermeté et la plus scrupuleuse exactitude; de la grâce et de l'aplomb, c'est parfait! c'est un trait de caractère; pas une étourderie, rien d'oublié... Aussi voyez comme on danse avec plaisir au son de son excellente musique, comme ces airs paraissent jolis!... Croyez-moi, demandez bien vite en mariage la jeune fille qui est au piano. — Une femme qui joue les contredanses avec ce soin, ce goût, cette complaisance attentive et cette délicate intelligence, est un trésor; elle sera bonne épouse, bonne mère et bonne ménagère; on peut l'épouser les yeux fermés! »

— Eh bien ! qu'en dis-tu ? fit la marraine, fermant le livre, tandis que nous affirmions tout bas à Berthe que c'était elle qui avait posé pour ce dernier portrait.

— Je dis, marraine, balbutia Marie un peu confuse, je dis que...

— Que ?... dit la marraine avec un sourire plein de finesse.

— Qu'à l'avenir, acheva Marie hésitant un peu, je crois que j'étudierai plus souvent mon piano.

— Et cesera sagesse, fillette ! non afin d'arriver à la conclusion de madame de Girardin. Il faut s'en rapporter complètement au bon Dieu pour ces sortes de choses, mon enfant ! Mais parce qu'il est de notre devoir de faire de notre mieux tout ce que nous faisons, et que, d'ailleurs, la musique est un art charmant qui peut procurer, dans le cours de la vie, une foule d'agréables jouissances non-seulement à soi, mais aussi aux autres.

— Je vois encore une moralité à votre lecture, Clotilde, dit à son tour la mère de nos amies. On juge en général les jeunes filles — et les trois quart des gens ! — comme madame de Girardin en donne l'exemple par induction, sur les apparences extérieures, au vol pour ainsi dire... Et bien, le moyen que ce jugement soit toujours à notre avantage, c'est, je crois, de commencer par perfectionner notre moral ; nos actions les plus insignifiantes portant, à notre insu, l'empreinte de ce que nous sommes réellement, plus chez nous le fond est parfait, moins nous courons le risque d'être trahis par les apparences.

J'ai trouvé cette moralité d'un usage pratique excellent, et c'est pour que vous en essayiez que je vous la transmets, mesdemoiselles.

Votre affectionnée,
JEANNE.

MODES

C'est, en effet, dans quelques jours que nos deux bonnes amies, Julie et Louise, se marient, et toutes deux avec leur amabilité habituelle, m'ont permis de satisfaire ma curiosité, d'examiner en détail leurs toilettes. Julie a d'abord un peu hésité, disant que dans son modeste trousseau, il n'y avait guère de renseignements à puiser ; je trouve, au contraire, qu'il n'en est pas de plus précieux, car ils nous prouvent que par son goût et son habileté, une jeune personne peut toujours suppléer même à une foule de superfluités dont elle eût été obligée de se priver.

Je ne l'entreprendrai pas de la lingerie, qui, dans les deux trousseaux, a été fort soignée ; dans celui de Louise, les dentelles et les broderies ont été prodiguées, comme il convient à sa position de fortune ; pour Julie tout est en moins grande quantité, mais de fort bon goût, et il n'y a pas une broderie, pas un chiffre, qui ne soit de sa main.

Commençons par les toilettes de Julie.

Sa marraine, qui a voulu se charger de sa robe de mariée, désirait qu'elle fût ornée d'Angleterre, mais Julie, lui ayant fait comprendre que cette toilette serait trop splendide, a obtenu la permission d'employer pour sa robe de visites la somme destinée à l'Angleterre. Elle a fait sa robe en faye blanche sans autre ornement que des biais posés sur chaque couture, et retenus, de distance en distance, par des bou-

tons ; j'oubliais de te dire que cette robe était de forme impératrice avec traîne ; la robe de visites est en faye bleue, les manches seules sont ornées de nœuds de cordes avec glands posés au haut et au bas de la manche ; le pardessus pareil est bordé d'une corde. Julie, la raisonnable, comme nous l'avons toujours appelée, n'a voulu qu'un simple cachemire français ; elle a banni des corbelles toutes les inutilités, et n'a pas consenti à avoir d'autres robes de soie que la blanche et la bleue. Pour ses visites sans cérémonie, elle a une simple robe de popeline grise, la jupe taillée en pointe, le corsage à basque, garni d'un galon ouvragé, retenu de distance en distance par des boucles faites avec du galon plus étroit. Comme toilettes ordinaires, une robe rayée blanc et noir avec pardessus pareil, puis une robe d'alpaga noir ; comme déshabillé du matin, une jupe en cachemire noisette avec petite casaque non ajustée, le tout bordé d'un velours noir. Est-ce tout, pour un trousseau de mariée ? oui, mesdemoiselles ! J'oubliais cependant les seules dentelles qu'elle a consenti à recevoir ; deux parures, l'une en angleterre, l'autre en point de Venise, une garniture de guipure noire pour une confection en drap de Lyon noir, et une voilette. Julie n'a pas plus d'ambition et dit même gaiement que, sans le secours de sa marraine, elle eût pu diminuer encore le nombre de ses robes pour avoir cette robe en faye blanche, seule coquetterie à laquelle elle tint.

Passons à la brillante Louise, qui est aussi peu vaniteuse de ses riches toilettes que Julie est peu humble de ses modestes vêtements. La robe de mariage est en gaze blanche sur un dessous en taffetas blanc ; le bas de la robe de dessous est bordé d'un large bouillonné surmonté d'une ruche plissée, traversée par un rang de perles ; la tunique, en gaze, ouverte sur le lé de devant, est bordée de même ; le bouillonné est plus petit et le ruche remonte jusqu'à la ceinture, figurant deux pattes de chaque côté ; des pattes semblables sont simulées sur le corsage montant, avec le même ruche plus petit, qui forme épaulette à l'entourneur ; il est posé en feston au bas de la manche.

J'aurais dû commencer par la robe de soirée pour le jour de la signature du contrat ; elle est en foulard fond blanc à petit filet bleu ; la jupe taillée en pointe a, sur chaque couture, un liseré en taffetas bleu posé sur le pied d'une petite blonde blanche ; le bas de la jupe est bordé d'un liseré semblable avec la blonde remontant sur la robe ; la chemise en organdi, avec manche courte à revers, ornée d'un nœud bleu, est plate du bas et garnie à l'encolure d'une ruche en blonde traversée par un rouleauté bleu ; le fichu est en tulle bouillonné en long, décolleté au-dessous du ruche de la chemise, les bouillonnés sont séparés par la petite ruche en blonde avec rouleauté bleu ; ce fichu est à petite basque dentellée, garnie de la ruche.

Une autre robe est en taffetas fond blanc avec semé groselle ; le corsage montant est garni, seulement à l'entourneur, d'un velours groselle couvrant le pied de deux dentelles blanches ; le bas de la manche est orné de même.

La toilette de visites de noce est en moire antique mauve, avec basque arrondie, garnie d'une Angleterre basse ; la même dentelle forme de petits festons en haut et au bas de la manche ; un collet en dentelle complète cette charmante toilette. Quant aux

deux robes de velours, l'une bleue et l'autre violette; vu la saison, elles resteront en pièce jusqu'à l'hiver. Louise m'a encore montré une robe en taffetas vert lumière, ornée d'une passementerie d'un vert plus foncé avec petites perles d'acier; cette robe, de forme impératrice, est ornée seulement sur les coutures du lé de derrière; la passementerie est posée du haut en bas en petites pattes placées en pyramide; puis une droite couvre la couture et le bord des pattes; j'avoue que je préférerais placer cet ornement sur le lé de devant; la passementerie forme aussi, à l'entournure et au bas de la manche, deux petites pyramides.

Comme toilettes plus ordinaires, voici une robe en taye noire et pardessus pareil, orné d'aiguillettes en corde, maintenues par des camées noirs; une robe en taffetas noir à rayure blanche, et une autre en foulard à semé souci. Le costume de voyage est en alpaga gris pointillé, orné d'une très-petite guipure noire maintenue par des velours noirs; je ne veux pas oublier dans mon énumération deux jolies robes: l'une en alpaga gris perle, ornée d'effilé thibet blanc, et l'autre en alpaga blanc avec ornements en velours vert. Puis encore une robe en gaze de Chambéry rayée blanc et vert, et une autre fond blanc à semé de petites violettes.

Il ne me reste plus qu'à te parler de trois déshabillés: l'un en mousseline blanche, avec dentelle et large entredeux en guipure Cluny posé sur transparent bleu, tu sais que c'est la nuance favorite de Louise; l'entredeux est posé devant dans toute la longueur, sur la couture d'épaule à l'entournure au bas de la manche, puis devant et dans le dos, forme des pattes descendant à moitié du corsage. Le déshabillé en cachemire bleu est avec casaque, le tout orné d'une fort belle broderie orientale; enfin le troisième, en alpaga gris fer, est de forme princesse avec ornement, formant bande dentellée en velours violet, disposé comme l'ornement de la robe impératrice de notre gravure.

Tu vois, ma chère amie, d'après le détail de ces trousseaux, dont le premier aurait encore pu être moindre, combien il m'est difficile de préciser, comme cela m'est souvent demandé, ce qui doit nécessairement composer un trousseau de jeune mariée; chacune doit agir selon ses ressources.

Je vais maintenant répondre à la première de tes questions pour vos travaux; comment tailler et apprêter un corsage de robe? Il faut d'abord tailler les doublures en ajoutant à nos patrons ce qui doit être pris dans les coutures; je t'engage surtout à laisser un morceau un peu plus grand à l'encolure, devant; souvent un corsage est manqué faute d'avoir un peu d'étoffe pour redescendre le devant, à la couture d'épaule. Tu poseras tes doublures sur ton étoffe et tu les changeras de place jusqu'à ce que tu aies résolu le problème d'entrecouper le plus économiquement possible; avant de réunir les différentes parties de ton corsage pour l'essayer, tu bâtiras, à grands points, chaque morceau d'étoffe sur sa doublure à trois ou quatre centimètres du bord.

Depuis deux mois, tu me demandes de t'indiquer les formes nouvelles des chapeaux que l'on portera cet été, mais il m'était impossible de te répondre; aujourd'hui je puis t'annoncer que nous aurons un très-grand choix: le chapeau fanchon que l'on fait plus

étroit de passe que celui de l'année dernière et qui est le seul que puisse porter les personnes qui se coiffent à l'Empire avec cette profusion de boucles, chignons à marteaux, etc.; le chapeau Empire qui est la forme que nous avons portée tout l'hiver et qui plaît encore beaucoup, ainsi que la forme boule ou jockey; puis le chapeau Lamballe qui est une fort jolie modification du chapeau Paméla; la calotte est plate comme au chapeau Empire, et les joutes sont courtes et arrondies; c'est là sa ressemblance avec le chapeau Paméla, mais elles sont plaquées sur la figure, le bavolet, posé à plat, forme la pointe derrière. Notre grande gravure de ce mois te fera connaître quelques-uns de ces jolis modèles.

Les paletots sont généralement adoptés pour cet été; ils seront plus ou moins ajustés et garnis; ils se feront en soie, en drap, en molleton pour les bains de mer. On fera aussi beaucoup de casques pareilles aux robes, avec ou sans ceinture; quant aux collets ou burnous de toute espèce, on ne peut donner aucune indication sur ces sortes de vêtement; ils sont tombés tout à fait dans le domaine de la fantaisie; on les fait plus ou moins longs, avec ou sans plis, avec ou sans capuchon; ils sont pourtant très-commodes en voyage. Les confections sont ornées de guipure, dentelles et passementeries; on emploiera beaucoup la guipure Cluny qui, posée sur transparent, fait toujours un très-joli ornement; la dentelle camaïeux, qui est une nouveauté de la saison, aura aussi un grand succès; c'est une dentelle blanche et noire; le mélange de ces deux couleurs produit des dessins très-riches. Les passementeries sont très-variées; pour les confections on fait de simples cordes tombant par séries de trois, étagées et retenues de chaque côté par des camées noirs; on reproduit cet ornement sur le devant du paletot, puis sur chaque couture en partant du bas et en montant jusqu'à la ceinture; les mêmes cordes sur les épaules. Quelquefois on orne simplement les épaules et le bas des manches avec des plaques carrées ou rondes, terminées par une série d'aiguillettes formant frange; on emploie dans toutes ces passementeries beaucoup de jais et de camées noirs représentant des têtes de l'antiquité, des têtes égyptiennes, voire même des hirondelles ou des papillons.

Lucie, me dis-tu, se lamente toujours de la nécessité de mettre de faux cheveux, elle qui ne peut pas souffrir les postiches; elle les aurait encore bien plus en antipathie si elle savait que l'on m'a raconté dernièrement, que, malgré le secours de la Bretagne, les coiffeurs de Paris, en peine de trouver une si grande quantité de cheveux, payaient des chiffonniers pour leur ramasser, la nuit, parmi les feuilles de salade et les écailles d'huitres, ceux qui se perdent tous les jours... *Se non è vero è ben trovato.*

Je veux venir au secours de notre chère Lucie qui se figure, comme beaucoup de nos amies, qu'elles seront remarquées et montrées au doigt, si elles n'ajoutent pas un kilogramme de cheveux à ceux que la nature leur a donnés. Beaucoup de Parisiennes s'affranchissent de ce poids en mettant de modestes crêpes ou des petits rouleaux de ouate qu'elles arrangent elles-mêmes et avec cela elles imitent de loin la forme des chignons et des bandeaux. Quant à la coiffure Empire proprement dite, elle ne convient guère que pour le soir, les chapeaux faits spécialement pour ce genre de coiffure ne sont pas d'une forme aussi jolie ni

aussi jeune que le chapeau Lamballe et le chapeau Empire.

Je ne te donne pas encore de détails pour les chapeaux ronds qui seront exclusivement réservés pour

les voyages et les bains de mer, mais sois tranquille : je ne te ferai pas attendre ces renseignements trop longtemps; tu peux compter sur l'empressement de ton amie,
GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche IV

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Parure — 3, Écusson avec *Zéna* — 4, L. G. couronne de comte — 5, A. D., linge de table — 6 et 7, Parure — 8, *Adrienne* — 9, J. G. — 10, Entredeux — 11, M. D. enlacés — 12, Écusson avec J. C. — 13, J. R. enlacés — 14, Coin de cravate — 15, Semé — 16, Entredeux — 17, L. B., linge de table — 18, N. D. — 19, Écusson avec C. P. — 20, Alphabet — 21, Bande pour jupon — 22, S. J., couronne de comte — 23, Dessin pour confection — 24, R. C. enlacés — 25, Mouchoir avec B. G. — 26, *Hermine* — 27, *Agnès* — 28, *Emma*.

COTÉ DES PATRONS — 1 à 6, Robe impératrice — 7 à 13, Costume anglais, pour petit garçon de quatre à six ans — 14 et 15, Corbeille avec appliques dorées — 16, Bretelle — 17 et 18, Mule — 19 et 20, Jardinière — 21 et 22, Coin de cravate — 23, Bande pour jupon.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, PARURE Shakespeare, plumetis et point de sable sur mousseline. Les carrés sont séparés par une fente bordée d'un cordonnet ou feston léger, afin de passer un ruban qui couvre les carrés unis et forme transparent sous les carrés brodés.

3, Écusson avec *Zéna*, plumetis, cordonnet et pois.

4, L. G., avec couronne de comte, anglaise, enlacés, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

5, A. D., anglaise, enlacés, linge de table, plumetis et cordonnet.

6 et 7, PARURE, broderie russe sur toile.

8, *Adrienne*, plumetis et cordonnet.

9, J. G., anglaise, plumetis et cordonnet.

10, ENTREDEUX, feston, cordonnet et pois.

11, M. D., anglaise, enlacés, plumetis, cordonnet et pois.

12, Écusson avec J. C. enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.

13, J. R., enlacés, broderie russe.

14, COIN de cravate, broderie au passé en soie rouge sur taffetas noir.

15, SEMÉ pour objets de lingerie, plumetis.

16, ENTREDEUX, pois ombrés, feston, cordonnet et pois.

17, L. B., romaine, pour linge de table, plumetis en coton blanc liseré de rouge.

18, N. D., anglaise, plumetis et cordonnet.

19, Écusson avec C. P., anglaise, enlacés, plumetis, cordonnet et pois.

20, ALPHABET, gothique, pour mouchoir, plumetis et cordonnet.

21, BANDE soutachée pour jupon.

22, S. J., gothique, avec couronne de comte.

23, Dessin pour confection, appliques de drap, lacet et perles.

24, R. C. enlacés, plumetis.

25, COIN pour mouchoir avec B. G. enlacés, plumetis, cordonnet, pois et point de sable.

26, *Hermine*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.

27, *Agnès*, anglaise, plumetis et cordonnet.

28, *Emma*, feston point de rose, plumetis, cordonnet et paillettes.

COTÉ DES PATRONS

1 à 6, Robe impératrice, deuxième toilette de la gravure de ce mois.

1, Devant.

2, Moitié du dos.

3, Petit côté du dos.

4, Petit côté du devant.

5, Manche, dessus.

6, Manche, dessous.

Consultez, pour relever le patron de cette robe, le moyen de reproduire en grandeur naturelle les patrons réduits au dixième, page 30 du *Petit Manuel*.

La partie marquée G, G, au n° 3, doit être repliée de manière à placer les lettres G l'une sur l'autre, le pli sera double et rejeté en arrière en faisant la couture de F à L. Si l'étoffe que vous em-

ployez pour cette robe est trop étroite pour le bas de chacune des parties du patron, vous ajoutez des pointes en rapportant les dessins. On peut varier la garniture des robes impératrice,

7 à 13, COSTUME anglais pour petit garçon de 4 à 6 ans.

- 7, Veste, devant.
- 8, Moitié du dos.
- 9, Col.
- 10, Manche, dessus.
- 11, Manche, dessous.
- 12, Croquis, devant.
- 13, Croquis, dos.

Ce petit costume peut être fait en piqué, popeline ou alpaga, ou la veste en drap léger avec jupe écossaise. Le col est réuni à la veste en suivant les lettres de raccord, et menant légèrement le col sur la veste de K à J, la couture est faite en points arrière, en posant l'endroit du col sur l'envers de la veste ; la couture terminée, vous rabattez le col sur la veste sur la ligne ponctuée, et de J à D sur la couture. Le revers est rabattu sur la veste en suivant la ligne ponctuée. Cette veste est bordée d'un galon ouvragé surmonté de deux ou trois rangs de piqures. On peut l'orner aussi de galons de 6 centimètres partant du bord et remontant sur la veste ; ils sont maintenus à l'extrémité par des boutons ; ces galons ayant 1 centimètre de large, sont espacés d'un centimètre, ou bien le bord sera découpé à dents, à languettes ou à crêneaux et bordé de velours ou de galon ; deux rangs de velours ou de galon sont placés à un centimètre du bord. La jupe est plissée tout autour à plis de deux centimètres de profondeur, la hauteur est de 35 à 40 centimètres, la largeur de 2 mètres 50 à 2 mètres 80 ; il faudra de distance en distance faire un pli double afin d'amener la jupe à la largeur de la ceinture qui est droite et que l'on taillera sur la grosseur de l'enfant.

14 et 15, CORBEILLE avec appliques dorées.

14, Fond.

15, Croquis de la corbeille montée.

Nous donnons en annexe la moitié de cette corbeille. Le fond est en soie d'Alger bleu avec bord noir sur canevas ordinaire. (Consultez le détail du travail du vide-poche, n° 13, planche de Février.)

Le bord noir sous la grecque est en point ordinaire de tapisserie, ainsi que le médaillon ; les appliques sont fixées avec de la soie mais. Pour monter la corbeille, vous taillez un fond en carton sur le patron n° 14, puis sur le même patron deux morceaux de taffetas ou satin bleu ; l'un de ces morceaux est ouaté et piqué en losanges pour l'intérieur, l'autre recouvre l'extérieur du carton qui est auparavant couvert d'une ouate mince ; vous réunissez les deux morceaux de taffetas par un surjet, après avoir placé votre carton entre les deux. Vous taillez ensuite sur votre modèle colorié deux morceaux de satin que vous ouatez et piquez comme l'intérieur du fond ; vous prenez ensuite deux morceaux de carton taillés sur le même patron, et vous l'enfermez entre votre canevas et la doublure que vous réunissez par un surjet ; vous faites également un surjet aux deux extrémités de la corbeille pour réunir les deux parties, et vous fixez de même le

fond à la corbeille ; puis vous couvrez tous les surjets d'une petite corde bleue, vous faites en haut à chaque extrémité une boucle pour soutenir l'anneau figuré au croquis n° 15 ; cet anneau est fait avec la même corde, vous prenez 15 centimètres pour chaque anneau, vous passez ce bout de corde dans la boucle fixée à la corbeille, puis vous fermez l'anneau. Les deux petites poches de côté sont faites par un triangle double en satin ouaté et posé dans l'angle de côté ; elle est bordée d'une chenille mince, la couture des poches et celles intérieures de la corbeille sont couvertes de la même chenille. Vous terminerez ce travail par une petite ruche, en ruban de satin étroit, que vous posez au bord intérieur de la corbeille. Le prix des appliques est de 25 francs. On se les procurera chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan, ainsi que les fournitures pour les autres petits travaux de la planche.

16, BRETELLE.

Ce travail est exécuté sur moire, les petites fleurs sont en appliques de velours noir bordées d'une soutache algérienne en or, le milieu des grandes fleurs est orné de quatre points noués en cordonnet d'or, il y en a un seul dans les petites fleurs. L'encadrement est fait avec une grosse mignardise en soie noire, le côté opposé au picot est bordé d'une soutache algérienne en or. Ce dessin peut également servir pour rond de serviette.

17 et 18, MULE en cuir d'Allemagne.

Vous commencez par le grillage, qui est fait en points lancés en soie floche grise mise en double, les points maintenant les croix du grillage sont en cordonnet d'or. L'encadrement du grillage est en soutache algérienne grise, les trois points lancés aux creux des dents sont en cordonnet gris. Vous faites ensuite la branche de l'intérieur du médaillon qui est brodée au passé en soie violette ; le premier encadrement formant palme est fait avec la soutache algérienne grise, elle est fixée de distance en distance par des points en cordonnet d'or figurés sur le dessin n° 17, par de petits traits noirs. Le second encadrement est une petite passementerie grise ; entre les deux vous faites un rang de points noués en cordonnet d'or figurant un rang de perles. La tige des trois branches de chaque côté du médaillon est en cordonnet gris que vous posez sur le cuir comme une soutache ; les petites feuilles de ces branches sont en points lancés que vous faites en cordonnet d'or. Ce travail doit être fait au métier.

19 et 20, JARDINIÈRE.

Ce dessin est exécuté en point ordinaire de tapisserie en soie d'Alger sur canevas de Chine. Consultez la légende du détail n° 19 pour la disposition des nuances. Les perles occupant la place d'un point ordinaire sont des perles d'acier n° 6 ; celles placées sur la croix des points lancés en cordonnet noir formant l'intérieur de l'aile inférieure sont du n° 2. — Au milieu de chaque carreau formé par les points lancés dans cette aile, on fait sur deux fils un point droit avec de la soie d'Alger, ponceau, dédoublée. — Le corselet du papillon est fait en broderie au passé avec de la soie d'Alger dédoublée, noire ; les pattes et les antennes sont en points lancés en cordonnet noir ; vous figurez l'œil et l'extrémité des antennes par un point droit sur trois fils avec la soie ponceau.

21 et 22, *Corps pour cravate.*

Vous faites ce travail sur une cravate en taffetas de couleur avec appliques en velours noir bordées d'une soutache algérienne en or; les tiges et les nervures des feuilles sont faites avec la même soutache. Vous pouvez ajouter quelques perles noires fines dans les feuilles et les boutons. Ce dessin peut aussi être exécuté en broderie au passé. Vous ajoutez à la cravate de petits glands de la nuance de la cravate avec tête enroulée de soie noire et fil d'or.

23, *Bande pour jupon.*

Vous exécutez cette broderie en soutache de couleur sur une bande de velours ou cachemire noir, ou en soutache noire sur une bande de couleur; sur un jupon en alpage blanc, vous pouvez indifféremment broder sur le jupon même ou rapporter la bande. Il ne faut pas couper la soutache à l'extrémité des tiges, mais la passer à l'envers en l'enfilant dans une aiguille à tapisserie, puis la faire ressortir à l'endroit pour faire la tige suivante. Les barbes des épis sont en points lancés en cordonnet noir. Vous placez de petites perles noires aux endroits désignés par un point.

PLANCHE DE CONFECTIONS

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME

Candida

1, Collet.

2, Capuchon.

Ce modèle est en drap de Lyon, garni d'une guipure, surmontée d'un grillage en tubes de jais. Le capuchon n'est que figuré par la bande n° 2, qui est fixée sur le collet et bordée des deux côtés d'une guipure basse; dessus est posé un ornement semblable à celui du collet, mais plus petit. On peut aussi faire ce vêtement en molleton uni ou rayé. La dentelle sera remplacée par une frange Thibet, et le grillage par une corde.

Fior d'Aliza

3, Devant.

4, Petit côté du devant.

5, Petit côté du dos.

6, Dos.

7, Manche, dessus.

8, Manche, dessous.

Ce vêtement se fait en faye, orné de dentelle camaïeux et de boutons en passementerie. Un trait placé en bas du patron indique l'endroit où l'on doit poser la dentelle.

Houlgate

9, Devant.

10, Dos.

11, Petit côté du dos.

12, Moitié de la pièce du dos.

13, Bretelle, devant.

14, Bretelle, dos.

15, Manche.

16, Patte de la poche.

Pardessus en faye noire, en taffetas ou foulard, pareil à la robe. Vous faites une couture au milieu du dos; mais la pièce plissée, dont le n° 12 est la

moitié, est en un seul morceau; elle est réunie au dos par un poignet étroit recouvert d'une passementerie courante. La même passementerie borde les bretelles et les pattes de la poche; ces pattes sont séparées par deux biais recouverts de la même passementerie. Posez un petit gland à la pointe des bretelles, et un semblable aux pattes. La manche est bordée de la passementerie posée sur un biais dessinant sur le dessus du bras une patte de même forme, mais plus petite que celle de la poche.

Leporello

17, Devant.

18, Dos.

19, Petit côté du dos.

20, Manche, dessus.

21, Manche, dessous.

Ce pardessus peut être fait en étoffe de soie noire ou en drap léger, il est orné de galons ouvragés, maintenus par des boucles en jais; des galons semblables forment brandebourgs sur le devant. La couture du dessous de bras étant faite de E à D, vous faites un pli creusé à l'envers pour réunir à la taille les deux lettres D.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

Trianon

28, Devant.

29, Dos.

30, Petit côté du dos.

31, Patte pour les boutonnières.

32, Dessus de la poche.

33, Patte du dessus d'épaule.

34, Manche, dessus.

35, Manche, dessous.

Paletot en étoffe pareille à la robe, orné de pattes en même étoffe bordées d'un lacet; la patte n° 33, qui se place sur l'épaule, sert aussi à orner le bas de la manche en diminuant un peu la longueur.

Pardessus pour petite fille.

22, Devant.

23, Dos.

24, Petit côté du dos.

25, Col.

26, Manche, dessus.

27, Manche, dessous.

Petit paletot en molleton, en cachemire ou toute autre étoffe pareille à la robe, le feston est bordé d'un galon, d'un lacet ou d'un velours, surmonté de deux ou trois petits galons ou velours; tout le vêtement est bordé de même.

TÊTES EN DÉCALCOMANIE

Vous pouvez décalquer ces têtes sur des boîtes à cigares, à épingles, à allumettes, des porte-allumettes, porte-cigares, des écrans, des couteaux à papier, des bougies, des abat-jour en porcelaine, des baguiers, etc.; mais je ne vous engage pas à imiter certaines personnes qui poussent l'originalité jusqu'à en orner des boutons de pardessus.

CORBEILLE

Corbeille avec appliques dorées sur fond bleu.
Consultez, pour ce travail, l'explication donnée
aux n^{os} 14 et 15, côté des patrons.

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE

Toilette de jeune fille. — Robe en taffetas avec corsage à basque découpée, ornée d'une corde blanche et noire bordant la basque tout autour, et la même corde formant lacet dans les parties ouvertes; la jupe est bordée également d'une corde qui au-dessus de l'ourlet figure des pointes, elles sont réunies par la même corde formant lacet. — Paletot pareil à la robe, avec bord découpé, orné comme la jupe. — Chapeau en crêpe lisse avec dessous en velours bleu et perles blanches; dessus biais en crêpe lisse formant barbe, plissé et noué sur le chignon par un nœud en velours bleu avec agrafe de perles. Un nœud semblable est posé sur la passe du chapeau un peu sur le côté gauche.

Toilette de jeune femme. — Robe en moire antique, de forme impératrice, fermée devant par une rangée de boutons carrés en argent. Les coutures de côté sont recouvertes d'un ornement en corde; sur la jupe à chaque motif on place un chou en taffetas noir au milieu duquel est un bouton d'argent; l'ornement est posé à l'entournure, et on pose un chou sur chaque épaule, un plus petit est placé au bas de la manche, au-dessus de la corde. — Capote en tulle noir brodé de jais, ornée dessus et dessous de velours ponceau avec chaînette d'argent.

Toilette de première communiant (1). — Robe en mousseline, ornée dans le bas de plis interrompus par des pattes brodées entourées d'une valenciennne. — Corsage plissé orné des mêmes pattes, plus petites, posées de chaque côté de la bande du devant; des pattes semblables sont posées à l'entournure, et au bas de la manche. — Ceinture à pans, avec chou, les pans sont garnis d'un effilé. — Bonnet en tulle illusion. — Voile en mousseline.

DEUXIÈME GRAVURE (2).

Candida. — Robe en moire antique marron. — Collet en faye noire orné de dentelle et d'un

(1) Toilette de madame Leclerc, 13, rue Vivienne.

(2) Chapeaux de mesdames Bricard et Callmann, 38, rue Richelieu.

biais passant dans la garniture de tubes en jais.
— Chapeau Lamballe en paille de bois avec fond plissé en taffetas rose; roses dessus et dessous.

Fior d'Aliza. — Robe en faye grise, garnie dans le bas de bandes en passementerie posées en tuyaux d'orgue, avec boutons à chaque extrémité. — Basquine en gros de Tours ornée de dentelle camaïeux et de camées noirs. — Chapeau en crêpe rose; dessus branches de lilas blanc; dessous bandeau en crêpe rose avec plusieurs rangs de perles blanches retombant sur les cheveux.

Houlgate. — Robe en foulard vert avec fine rayure noire relevée par de larges pattes garnies de velours noir. — Jupen en tissu blanc pointillé de noir, orné dans le bas d'un volant tuyauté en cachemire vert avec bouclettes en velours noir, au-dessus un rang d'appliques en velours noir formant fer à cheval. — Paletot en soie noire avec pièce plissée et bretelles garnies de passementerie. — Chapeau Lamballe en paille avec biais et ruché vert; chaîne en bois noir passant sur le chapeau et tombant devant sur le corsage.

Leporello. — Robe en mohair gris. — Pardessus pareil, orné de passementeries et de camées. — Chapeau empire en paille blanche avec bande plissée en taffetas bleu formant bavolet et ornement au dessus.

Trianon. — Robe en popeline, pékin, blanche et noire. — Pardessus pareil orné de pattes en étoffe.

Toilette pour enfant. — Robe en foulard fond blanc avec petit semé bleu. — Paletot pareil découpé à dents arrondies et garni d'un petit ruban bleu. — Chapeau cloche en paille de bois à jour sur transparent bleu; un nœud en large ruban bleu tombe derrière, il est orné de petites roses de mai. — Jupen en alpaga blanc orné d'un quadrillé en galon de soie bleue.

Au 15 avril, les abonnées aux éditions violette et verte recevront les patrons suivants :

Basquine de la gravure du 1^{er} avril.

Corsage de la gravure 3503.

Chemise de nuit pour femme.

Costume de petite fille :

Chemisette.

Veste.

Jupe à pointe.

LOGOGRIPE

Si de m'analyser vous faites une étude,
Pour prix de vos efforts vous recueillez le miel;
— Mais malgré ma douceur, j'offre l'instrument [rude

Qui façonne et polit. De l'austère Carmel,
En retranchant mon cœur, habitant solitaire,
Je prends le court chemin pour arriver au ciel;
— Ou je donne à l'oiseau le repas qu'il préfère.
— Sur six pieds, je deviens un général romain

Vaincu par Annibal au triste jour de Cannes.
— Avec quatre, laissant les souvenirs profanes,
Je figure en la Bible, et d'Israël les fils
Ont en moi rencontré la plus fraîche oasis.
— De mes membres épars réunissez la somme :
Je rappelle aussitôt vertus et dévouement,
Excellent cœur, esprit charmant...
Vous savez comment je me nomme.

J. M. DE GAULLE.

Mosaïque

L'OLIVIER.

L'olivier est cité aux premières pages de la sainte Écriture, puisqu'on voit que la colombe, lâchée par Noé, rapporta dans son bec un rameau d'olivier.

Les Égyptiens dédiaient l'olivier à Hermès. Les Grecs l'avaient consacré à Minerve. Dans le temple d'Athènes, dédié à cette déesse, on voyait un olivier très-ancien; un rameau de cet arbre, une couronne formée de son feuillage paraissaient aux guerriers et aux poètes une récompense magnifique. Miltiade même ne l'obtint pas. On couronnait d'olivier le vaisseau sacré que les Athéniens envoyaient tous les ans à Délos, pour offrir des sacrifices à Apollon, selon le vœu de Thésée. A Sparte, on enterrait les gens de guerre qui avaient bien fait leur devoir, en les couvrant de branches d'olivier. Dans *l'Odyssée*, Ulysse se fait reconnaître de Pénélope en lui dé-

crivant le lit nuptial qu'il avait façonné lui-même dans le tronc d'un olivier.

A l'olivier se rattache un des plus grands souvenirs de l'Évangile : celui du jardin de Gethsémani, et de l'agonie qu'y souffrit le Sauveur du monde. On dit que quelques-uns de ces oliviers, contemporains du Christ, existent encore ; on recueille avec respect les olives tombées à leurs pieds, et les pèlerins en emportent des chapelets.

L'olivier est aujourd'hui une des richesses du midi de la France.

..

Même parmi ceux qui tiennent pour accordé qu'un avis ne fait jamais de bien, il n'en est guère qui ne se rappellent quelques paroles, une conversation qui ont changé la direction future de leur vie.

MISS EDGEWORTH.

Le mot de l'Énigme de Mars est **CARÈME**.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : Les bons comptes font les bons amis.

RÉBUS

A

POULAIN
AVENDRE





Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

24^e année. Avril 1866

Parcelles Desterbecq, Rue de Caron, 8^{me} Porte de Cologne.

S B Fuller 61 Pall Mall London.

N^o IV

Amsterdam Desterbecq Vrijheidsstraat N^o 329

